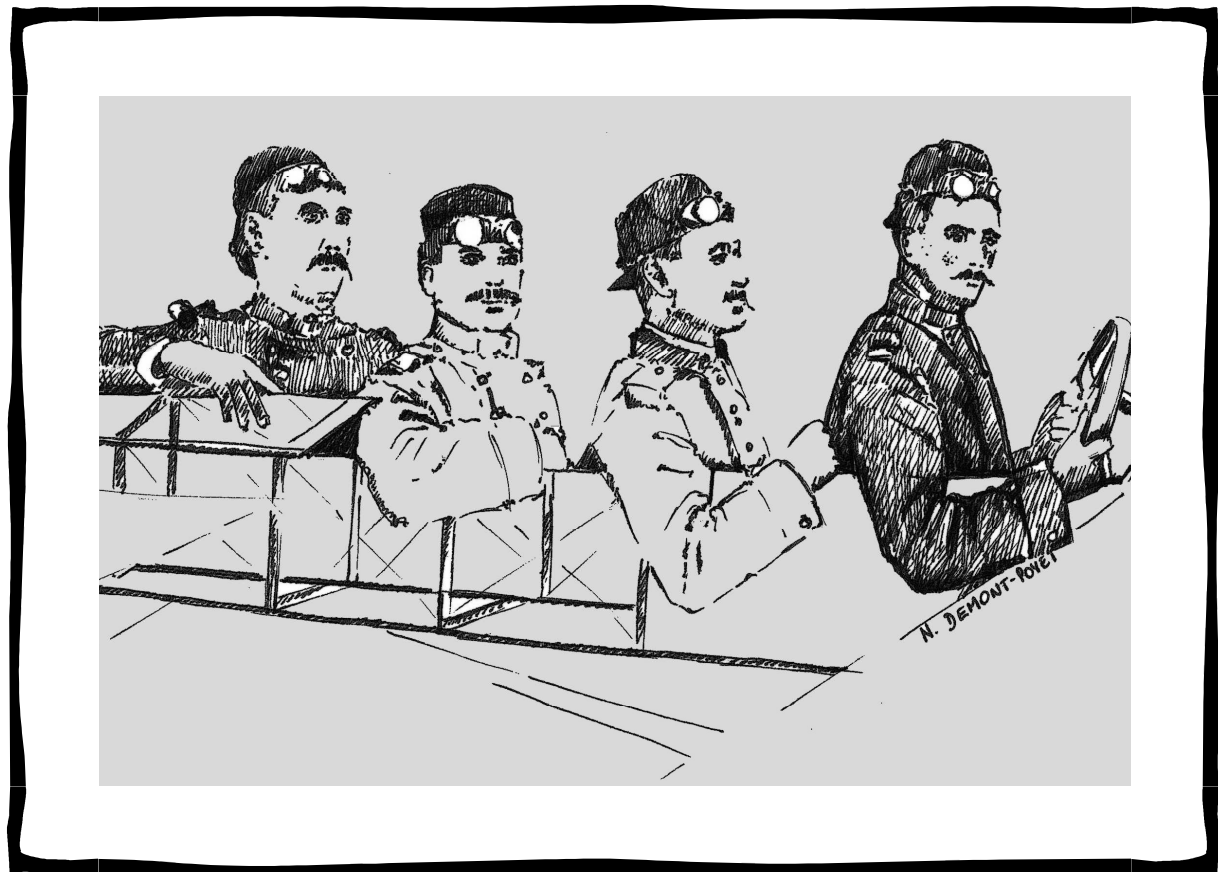


# EN CE TEMPS-LÀ



Revue annuelle composée pour le Noël des Anciens de

# Coublanc

**Année 2015**

**Prix minimum : 4,00 €**

# Éditorial

de **Bernard Berthier**  
président de l'association  
du Noël des Anciens de Coublanc  
et rédacteur en chef d'*En ce Temps-là*

Chers lecteurs,

Le courrier des lecteurs des numéros de 2013 et 2014 (page 35) montre l'intérêt de beaucoup pour notre revue.

Nous connaissons cependant plusieurs des reproches qu'on pourrait nous faire : la présentation, disent certains, est trop tassée, ce qui rend la lecture moins attrayante. Mais les articles en attente sont tellement nombreux (il suffit de voir ci-contre que beaucoup de ceux annoncés l'an dernier pour cette année sont reportés à l'année prochaine...) ! Si l'on allégeait la revue en l'aérant, il y aurait un risque que les souvenirs de beaucoup d'Anciens ne paraissent jamais, ce qui serait dommage.

D'autres lecteurs protestent contre le contenu religieux excessif de l'ensemble. J'ai deux ou trois réponses :

- Qu'on le veuille ou non, la vie de Coublanc au début du XX<sup>e</sup> siècle était fondamentalement (en bien et en mal) marquée par le catholicisme. Dans cinquante ou soixante ans, il en sera autrement, et je ne publierai plus guère dans la revue de biographies de prêtres ni de missionnaires...

- L'essentiel des productions artistiques que l'on peut trouver à Coublanc est d'ordre religieux. Si l'on omet l'architecture des maisons traditionnelles et les usines pour la plupart désaffectées ou modernisées, on ne trouve que croix sur nos chemins ; grotte de Lourdes ; nef, clocher et vitraux de l'église ; tombes... Tous artefacts dont la forme ou la décoration avait un sens riche et clair pour nos aïeux.

- Enfin, les archives concernant les prêtres et la vie religieuse sont plus riches, plus nombreuses et plus accessibles que bien d'autres.

Mais nos principales archives demeurent les souvenirs vivants des Anciens, et le trésor de leurs photographies : merci à eux de nous ouvrir si généreusement, si simplement et si cordialement ces archives.

Bonne lecture !

**JOYEUX NOËL 2014**  
**ET**  
**HEUREUSE ANNÉE 2015**

## Sommaire

- **Le latin de notre enfance, « Quasimodo ou Pas moyen d'y échapper »**  
par *Bernard Berthier*, page 3.
- **Le vitrail de L'Assomption**  
par *Régis Déal*, page 4.
- **Des vacances à Coublanc entre 1946 et 1949 (deuxième partie)**  
par *Claude Latta*, page 7.
- **Souvenirs d'enfance**  
par *Bernard Buchet*, page 12.
- **La famille Monnery de la Roche**  
par *Madeleine Barriquand*  
et *Simone Bouchery*, page 17.
- **Maurice Crozet, le maréchal de Cadolon**  
par *Ginette Crozet*, page 25.
- **Litanies des demoiselles à marier**  
*Document fourni par Germaine Sambardier*,  
page 29.
- **L'abbé Barriquand, le vigneron de l'Orme**  
par *Bernard Berthier* et *des témoins divers*,  
sur une idée de *Maurice Vouillon*, page 30.
- **Un siècle après. Les poilus de Coublanc morts en 1915**  
par *la rédaction*, page 35.

Les autres rubriques, liste des Anciens, des décès, naissances, mariages, contributions des élèves des écoles, mots croisés, sont à peu près à leur place habituelle...

## Dans les prochains numéros

- Une personnalité à Écoche au XX<sup>e</sup> siècle : Madeleine Prajoux.
- Souvenirs d'enfance brionnaise de Marie-Laure Chassignolle.
- Un curé originaire de Coublanc : l'abbé Barriquand. (deuxième partie)
- Souvenirs divers de Maurice Accary.
- Grandeur et décadence de la famille Auvolat.
- Henry Bénas dans la Marine de guerre française.
- Marcelle Perrin et l'école primaire à Écoche.
- La Raterie au temps de la jeunesse de Jeanne Berthier.
- Souvenirs d'enfance à la Place de Célestine Barriquand.
- Tous nos poilus morts en 1916.

Claude Franckart (La Place), webmestre du très actif et complet site Internet privé Coublanc-71, propose aux personnes désireuses de retrouver leurs ancêtres de le contacter. Cette année, il offre en plus de documenter les personnes qui le souhaitent sur leurs ancêtres soldats revenus de la guerre de 14.

Contact : [webcoublanc@aol.com](mailto:webcoublanc@aol.com)

# Le latin de notre enfance

## Quasimodo

*Ou pas moyen d'y échapper*

par *Bernard Berthier*

*Sur une proposition de Pierre Lapalus*

Génie de Hugo ! Dans son roman *Notre-Dame de Paris* (1831), il donne à un de ses personnages le plus fameux un nom inoubliable : Quasimodo. Je ne sais si les Coublandis du début et du milieu du XX<sup>e</sup> siècle avaient accès, en totalité ou dans des éditions allégées pour la jeunesse, à ce gros pavé de 600 pages au vocabulaire richissime et à l'imagination invraisemblable. Mais tout le monde connaît le bossu de Notre-Dame, plus encore qu'Esméralda, qui elle aussi porte un nom devenu célèbre.

Quel paradoxe : Quasimodo le bossu, et pas seulement, puisqu'il a la gueule de travers et les yeux obstrués de poils et de verrues, les jambes et les dents désordonnées, bien plus qu'Anthony Quinn qui a joué son rôle, Quasimodo est plus célèbre que le beau Phoebus !

On connaît les grandes lignes de l'histoire : ce bébé difforme abandonné devant Notre-Dame, recueilli par le prêtre Claude Frollo – Claude, lui aussi « claudiquant », mais moralement –, devenu un puissant sonneur de cloches, n'arrivera pas à sauver des griffes des hommes de Justice et d'Église la jeune bohémienne Esméralda, ni à se faire aimer d'elle. Pour finir, Quasimodo se laissera mourir dans la cave de Montfaucon, tenant embrassé le cadavre d'Esméralda injustement exécutée...

Victor Hugo donne lui-même les raisons du choix du nom de son héros : « Claude Frollo baptisa son enfant adoptif, et le nomma Quasimodo, soit qu'il voulût

marquer par là le jour où il l'avait trouvé, soit qu'il voulût caractériser par ce nom à quel point la pauvre petite créature était incomplète et à peine ébauchée. »

Claude est prêtre. Sa langue usuelle est le latin. Tout naturellement les mots « Quasi modo » font sens : « en quelque sorte à la manière », sous-entendu, « d'un homme », c'est-à-dire que le porteur de cette étiquette est un être approximatif, pour ne pas dire un « mal foutu »...

Mais comme Victor Hugo le souligne (c'est lui le machiniste qui a voulu cette coïncidence), le petit monstre est trouvé le jour de Quasimodo. Quel est ce jour ? Les Anciens se souviennent peut-être que c'était le dimanche qui suivait Pâques.

Pourquoi ce nom pour ce dimanche ? Dans la messe en latin d'avant Vatican II et Paul VI, il y avait, vers le début, un chant, une antienne, qu'on appelait « introït », et qui changeait à chaque messe. Huit jours après Pâques, ce chant disait, à partir de la première Épître de Pierre : « Quasi modo geniti infantes, alleluia : rationabiles, sine dolo lac concupiscite... » (« Comme des enfants nouveau-nés, alléluia : désirez ardemment le pur lait spirituel... »). Cette antienne a donné son nom à ce dimanche.

Le verset précédent du texte de la lettre de Pierre dit qu'il faut fuir toute méchanceté, toute envie, toute ruse ! Clin d'œil de Victor Hugo, dans ce roman plein de bruit et de fureur ? Notre Quasimodo est semblable à un enfant nouveau-né : il est aussi naturellement bon et aimant qu'il est hideux à voir, et il lui faut beaucoup de temps pour comprendre la méchanceté de son maître et du monde.

On voulait pour une fois, en choisissant ce nom de Quasimodo, échapper au latin d'Église, pour montrer que le latin de notre enfance n'était pas qu'une affaire de religion. Pas de chance : même avec un auteur peu catholique, comme Victor Hugo, qui n'a pas été baptisé et qui a trompé le curé de son mariage par un faux certificat de baptême, on retombe dans le vivier de la culture traditionnelle en Europe, la Bible latine. Et Victor Hugo lui-même lui redonne de l'élan ! Il est vrai que même anticlérical militant à la fin de sa vie, il avait été nourri dans son enfance par deux sources latines, entre autres : celle de la Bible, et celle de Virgile.

Aujourd'hui, les connotations du mot Quasimodo sont en partie oubliées : si, sur Internet, on peut voir qu'il désigne le chien le plus laid du monde, il sert aussi, et pas seulement en France, d'enseigne à des compagnies de théâtre, des magasins de meubles, des restaurants...

Quant au dimanche d'après Pâques, on a oublié qu'il s'appelait ainsi, surtout depuis que le pape Jean-Paul II a voulu en faire le « dimanche de la miséricorde »...

Pas de pitié pour le latin de notre enfance !

### Crédits iconographiques

- Bernard Berthier (pp. 26, 28, 32 à 34, 44)
- Fonds Jeanne Berthier-Auclerc (pp. 6, 12 à 16)
- Fonds Simone Bouchery (pp. 17-19)
- Fonds Bernard Buchet (p. 14)
- Collection Mélanie Berthier (pp. 4 et 6)
- Fonds Coublanc-71 (p. 11)
- Fonds Maurice et Ginette Crozet (pp. 25 à 29)
- Nadège et Patricia Demont (p. 1 et 44)
- Fonds Claude Latta (p. 7 à 11)
- Fonds Traverso (p.30)
- Fonds Henri Vaginay (p. 16)
- Internet sans indication de DA (pp. 15, 31, 34)

# Le vitrail de l'Assomption

par Régis Déal

Ce vitrail présente une scène qui pourrait paraître simpliste. Pourtant l'image a des éléments à dévoiler.

Commençons par le nom lui-même de la scène : l'Assomption. En français courant, le terme ne semble pas familier. Il s'employait à l'origine pour les deux montées au ciel respectives de Jésus et de sa mère. Le mot est emprunté au latin et a donné par ailleurs le verbe « assumer ». Appliqué dans les cas évoqués, le terme d'assomption signifie que le Père éternel assume, accepte en son sein le Fils, puis la Vierge.

Pour Jésus, le terme d'*ascension*, sans doute plus compréhensible, a été par la suite préféré. D'autant que la montée au ciel de sa mère n'est jamais évoquée dans les récits des Évangiles ; nous reviendrons sur ce point.

## Des couleurs symboliques

C'est donc la Vierge Marie qui est ici représentée, et le vitrail, même s'il peut apparaître chargé, du fait de ses couleurs (bleu et rose dominants), reste finalement assez sobre en ce qui concerne la représentation de l'événement. Il n'y a pas, comme parfois pour évoquer Marie, une surabondance de symboles. Arrêtons-nous tout de même sur le bleu associé à Marie qui nous semble si évident. Selon Michel Pastoureau, spécialiste du Moyen-Âge et auteur de nombreux ouvrages sur les couleurs, dont l'un s'intitule *Bleu, Histoire d'une couleur*, « Marie n'a pas toujours été habillée de bleu. Il faut même attendre le XII<sup>e</sup> siècle pour que dans la peinture occidentale elle soit prioritairement associée à cette couleur. »

Il semble que sa représentation en bleu soit due d'abord à une évolution technique. En effet, poursuit Michel Pastoureau : « C'est aux alentours de 1140 que les maîtres verriers mettent au point le célèbre "bleu de Saint-Denis", lié à la reconstruction de l'église abbatiale. Ce bleu verrier exprime une conception nouvelle du ciel et de la lumière. »

Ainsi la proximité du ciel, lui-même évoqué par le bleu, rejailit comme par « contamination » sur les vêtements de Marie. Et dans le vitrail qui nous occupe, nous constatons bien la correspondance entre la couleur de son manteau et la couleur des nuages, avec des jeux de nuances.

Le blanc, que la tradition associe également à la Vierge et à sa pureté, est ici présent de manière assez discrète sous forme d'une sorte d'écharpe. Le verrier qui a travaillé sur ce vitrail, en préférant le bleu comme couleur dominante, a donc choisi de mettre en valeur l'aspect céleste.

L'autre couleur très présente est le rose. Il correspond



**Vitrail de l'Assomption**  
Église de Coublanc, bas-côté sud,  
huitième vitrail à droite en entrant.  
Photographie de *Mélanie Berthier*.



aussi à une identification de la Vierge Marie : la fleur de rose, comme avec saint Bernard au XI<sup>e</sup> siècle, est le symbole de la Vierge. D'ailleurs, dans de nombreuses représentations, Marie est entourée de roses. Ici Marie n'a pas de rose avec elle, mais elle est la rose. Une rose sans épines, une rose mystique renvoyant au mystère de l'incarnation. Saint Bernard le rappelle : la rose évoque la charité et l'amour, la plaçant aussi bien du côté divin qu'humain. Aussi, pour les orthodoxes, l'association de Marie et de la rose permet-elle d'évoquer à travers la sainte toutes les femmes vertueuses.

Donc, si nous résumons l'usage des trois couleurs pour les vêtements de Marie, nous avons :

- le bleu qui évoque sa dimension céleste
- le rose, sa dimension terrestre
- le blanc, sa virginité

## À travers l'histoire

Passons maintenant à la couronne qui semble prolonger l'auréole qui entoure le visage de Marie.

Rappelons que le couronnement de la vierge est ainsi un autre motif lié à l'arrivée de la Vierge au ciel. Si ce n'est pas le couronnement qui nous est donné à voir ici, Marie en porte en tout cas l'attribut, rappelant la place occupée par la Vierge dans l'Église, en Orient comme en Occident.

C'est d'ailleurs en Orient, au début du V<sup>e</sup> siècle, que débutent les cultes liés à Marie : elle y devient très vite protectrice de l'Empire byzantin. C'est là aussi que la date du 15 août est choisie pour la célébrer. Comme l'Église orthodoxe aujourd'hui, l'empereur Maurice I<sup>er</sup> fête la *dormition* (terme désignant la mort des saints) de Marie. La date du 15 août serait la commémoration de l'inauguration de l'Église du Sépulcre de Marie à Jérusalem.

Ce culte de Marie se transmet très vite en Occident, sous l'influence du pape Théodore au VII<sup>e</sup> siècle. La *dormition* y prend le nom d'assomption à partir du siècle suivant. Au concile de Mayence en 813 elle sera classée comme fête d'obligation. Marie est alors considérée comme « reine des Cieux ».

En parlant de royauté, nous pouvons boucler la boucle en associant la couronne et la couleur bleue évoquée précédemment, toujours avec l'éclairage de Michel Pastoureau : « Dans les premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, quelques grands personnages, à l'imitation de la reine du ciel, se mettent à porter des vêtements bleus, ce qui aurait été impensable deux ou trois générations plus tôt. Saint Louis est le premier roi de France qui le fasse régulièrement. »

Et le lien entre Marie et les rois de France se poursuit : en 1637, le roi Louis XIII, désirant un héritier, consacrer la France à la Vierge Marie et demande à ses sujets de faire tous les 15 août une procession dans chaque paroisse à cette intention. Hasard ou efficacité :

Louis XIV naît l'année suivante. Le vœu de Louis XIII, qui place le royaume de France sous la protection de Notre-Dame de l'Assomption, se matérialise encore aujourd'hui même au-delà de l'Église en donnant souvent lieu à des festivités profanes ou à des feux d'artifices dans de nombreuses localités.

Cet hommage à la Vierge, Coublanc l'a rendu à travers ce vitrail, faisant entrer l'Assomption dans son église avant que l'Église catholique ne l'érige en dogme.

## Foi populaire et dogmes

En effet, il faudra attendre le 1<sup>er</sup> novembre 1950 pour que le pape Pie XII, face aux demandes des fidèles, allant même jusqu'à des pétitions, institutionnalise l'Assomption : « *En l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par notre propre autorité, nous prononçons, déclarons, et définissons comme un dogme divinement révélé que l'Immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire céleste* ».

Le texte relie ce nouveau dogme à celui de 1854 sur l'Immaculée Conception : « *Enfin, la Vierge Immaculée, préservée de toute tache de la faute originelle, au terme de sa vie terrestre, fut élevée à la gloire du ciel en son âme et en son corps et elle fut exaltée par le Seigneur comme Reine de l'univers afin de ressembler plus parfaitement à son Fils, Seigneur des seigneurs et vainqueur du péché et de la mort.* »

Précisons que ces définitions dogmatiques n'existent pas dans les Églises orthodoxes. Quant aux protestants, qui ne prennent en compte que ce qui est relaté dans les Écritures, seules considérées comme inspirées de Dieu, ils refusent cette croyance, la considérant même comme une dérive, détournant les fidèles du Christ lui-même.

## Un mouvement immobile

Revenons alors à notre vitrail pour constater que Dieu en tant que tel n'est pas montré. Sa présence peut être suggérée par l'attitude de Marie, les deux bras et le regard pointés vers le haut.

Même si Marie semble immobile, cette attitude rend compte d'un mouvement vers le haut, d'une montée, illustrant ainsi son assomption. Ce mouvement est encore accentué par le rayonnement quasi solaire de sa couronne encadrée de ses mains.

Et pour représenter les cieux dans lesquels Marie vient prendre place, des nuages cotonneux, bleus, sur lesquels Marie semble flotter. L'épaisseur nuageuse permet bien de signifier que Marie est dans les cieux.

Pour cette arrivée au ciel, la tradition veut qu'elle soit entourée de petits anges. Ils sont ici au nombre de cinq : juste une tête et des ailes avec l'effet que le bas de leur corps, s'il existait, serait enfoncé dans l'épais-

seur des nuages, comme pour faire le lien avec le monde terrestre.

D'autre part, en les reliant, on obtient plus ou moins un contour en forme de cœur. L'action de ces angelots passe essentiellement par leur regard. Ils ont tous les yeux tournés vers Marie et nous conduisent aussi à la regarder.

Nous trouvons un autre visage semblable à celui des angelots. Dépourvu d'ailes, il s'agit d'un petit enfant. Il est littéralement assis au pied de Marie. Il tend sa main gauche vers elle, presque comme s'il voulait attraper le pan de la tunique bleue de Marie. Il a l'attitude d'un petit enfant qui veut attirer l'attention de sa mère.

L'hypothèse serait donc de considérer que cet enfant est Jésus.

Nous savons que dans d'autres représentations, lorsque Marie se retrouve au ciel, elle est mise en présence de son fils crucifié et ressuscité. Cela respectant la chronologie terrestre.

## La Vierge mère

Marie est vue ici comme la mère de Jésus, gardant sa jeunesse, et Jésus, son état d'enfant.

Ce qui est étonnant, c'est ce peu de place accordé au Christ, par rapport à sa mère. Le vitrail illustre justement à quel point le culte de Marie est devenue important dans l'Église catholique, reléguant le Christ lui-même à la deuxième place, confirmant la fameuse dérivation critiquée par les protestants, qu'ils nomment même parfois « mariolâtrie ».

Chez les catholiques, Marie serait celle qui rend le mystère accessible aux plus humbles, de manière sans doute plus facile que la figure impressionnante de Jésus. Marie semble être celle qui fait le lien avec le quotidien des gens : il n'y a pour cela qu'à considérer les diverses apparitions de la Vierge, souvent à des jeunes filles pauvres.

En prolongement, Marie doit être vue en quelque sorte comme la mère de tous les croyants. Le vitrail la conserve donc dans cette dimension maternelle.

D'autre part, même si cet épisode ne repose sur rien de



Un enfant et un ange aux pieds de la Vierge

biblique, n'oublions pas qu'avec Jésus et le Nouveau Testament, ce qui est en jeu, selon la théologie traditionnelle, est le rachat de la faute originelle : la chute d'Adam et Ève pour aller vite.

Marie retourne donc au ciel corps et esprit non corrompus, ce qui explique aussi que le vitrail la représente sans aucune altération due au temps : pas de rides, pas de cheveux blancs.

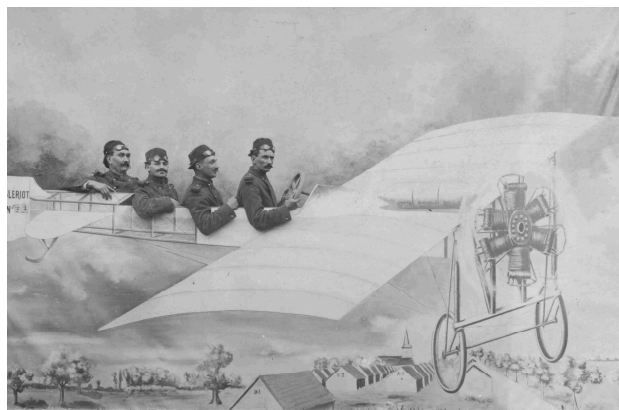
Le vitrail nous donne donc la vision de la Vierge et du Fils, acceptés en son sein par le Père. Mais c'est alors une autre vision du paradis qui nous est donnée ; ce n'est plus un homme et une femme, c'est une mère et son fils, comme pour empêcher toute nouvelle possibilité de chute. Il s'agit donc d'un amour de protection mais aussi d'autorité. C'est sans doute l'image que l'Église catholique veut, ou en tout cas voulait donner d'elle-même aux croyants à l'époque du vitrail ; de là à dire que l'Église trouvait des avantages à infantiliser ses fidèles... Pour être plus optimiste, Marie est donnée à voir comme celle qui ouvre les portes du paradis pour tout Homme.

*Régis Déal (Vitry-sur-Seine)*

## Dessin de la couverture

Nadège Demont nous propose cette année un dessin en rapport direct avec les articles sur les poilus morts en 1915 et sur les souvenirs d'enfance de Bernard Buchet, à partir d'une photo ancienne.

Dans un photomontage de 1914 ou 1915, Antoine Buchet et derrière lui un Bajard de Chauffailles se font tirer le portrait en aviateurs. La photo-carte postale appartient au fonds de Jeanne Berthier.



# Des vacances à Coublanc entre 1946 et 1949

par *Claude Latta*

Suite et fin

## Promenades

Nous allions aussi à La Raterie où, sur la route des Bys, les demoiselles Dejoux possédaient une vieille maison, une grange et un jardin. Clotilde y avait des poules qu'elle appelait en disant : « piaus, piaus ». Clotilde leur donnait des orties hachées, elle les ramassait à pleines mains sans apparemment avoir de ces piqûres que nous craignons tant et qui nous faisaient des cloques urticantes. Elle avait des lapins que nous allions voir dans leurs cages. Nous montions aussi ramasser des pommes dans un verger qu'elles avaient au-dessus du cimetière. On remplissait de pommes le *barrau* (ce mot me plaisait bien), sorte de petite charrette avec un montant de bois pour le tirer ou le pousser. En montant à la Place, par un chemin



*Avec le barrau des demoiselles Dejoux, nous allions ramasser des pommes dans leur verger au dessus du cimetière.*

qui est devenu une petite route et qu'on appelle la Ramborgne, il y avait des champs où nous ramassions des champignons, des *rosés* et des *mousserons* qui poussaient en ronds. Une fois, nous sommes allés pêcher des grenouilles : on mettait un chiffon rouge au bout d'une ligne pour les attraper. Du coup, j'ai lu avec intérêt *Cœur de trèfle* de Jacques-Rémy Girerd, l'auteur de la *Prophétie des grenouilles*, un film d'anima-

tion que Danièle, ma femme, connaissait. Les grands-parents de Jacques-Rémy Girerd étaient de Coublanc, des Berthier de la Roche, chez lesquels il passait ses vacances. En 2008, Danièle a mené nos petits-enfants voir *Mia et le Migou* qui venait de sortir en salles. Dans la *Prophétie des grenouilles*, on parle du Pont des Rigolles : c'est le premier village de Coublanc quand on arrive de Roanne. Nous faisons souvent l'aller-retour à pied (« On va au Pont des Rigolles » disait-on).

## Y a-t-il encore des « Blancs » ?

*Cœur de trèfle* est préfacé par Pierre Étaix, cinéaste et clown. Je savais que sa famille était de Coublanc. Sa grand-mère habitait à Roanne, rue Maréchal-Foch (la rue du Commerce, comme disaient les Roannais qui lui donnaient son ancien nom) et était allée à l'école avec ma grand-mère. Celle-ci me racontait qu'ils étaient d'une famille de « Blancs », c'est-à-dire membres de la « Petite Église » qui avait en 1801 refusé le Concordat. Il y a un groupe de la Petite Église entre Chauffailles et Charlieu. Aujourd'hui, ils seraient encore trois cents. Comme ils n'ont plus de prêtres depuis 1840 environ, les célébrations et directions de prières sont faites par des laïcs. Lorsqu'il y a un décès, ils ne passaient pas à l'église mais un membre de la communauté disait des prières au cimetière. Ma grand-mère en parlait à mots couverts. Une thèse de doctorat a été consacrée aux pratiques religieuses de cette Petite Église de la Saône-et-Loire. Ce sont des chrétiens et leur survivance à Coublanc mériterait une étude. Y en a-t-il encore ?

## Scènes de la vie quotidienne

Le soir, nous allions chercher le lait chez les Druère dont la ferme était proche (c'est aujourd'hui la Masoierie, une maison avec des chambres d'hôtes) : il fallait parfois attendre un peu lorsque la traite n'était pas terminée. Le frère et la sœur, Joannès et Agnès, vivaient ensemble et leur père, remarié après avoir perdu sa première femme, venait le soir. Il avait avec sa seconde femme des enfants plus jeunes. Il nous fascinait par ses pieds, sales après le travail de la journée, et nous l'envions de ne pas être obligé, comme nous, de tout le temps se laver... Quand on est enfant, on n'aime pas forcément l'eau ! Joannès, qui devait avoir 18 ans environ, nous emmenait parfois, à 7 h du soir, tirer la cloche de l'Angélus. Quel bonheur que de monter dans le clocher ! Il nous laissait parfois tirer la cloche. Chaque année, nous allions voir marcher la batteuse qui s'installait dans la cour de chez Druère et fonctionnait dans un bruit et une poussière qui nous semblaient un peu effrayants. Il était interdit de s'approcher.

La vie quotidienne de Coublanc restait marquée par des méthodes agricoles anciennes : les chevaux jouaient encore un rôle important. Ils tiraient les tombereaux. Le crottin de cheval était ramassé sur la route dans un seau par des gamins qui devaient en tirer quelques sous en le vendant parce que c'était un fumier recherché. Les chars étaient tirés par des bœufs. Ils étaient à quatre roues (et non à deux roues comme dans d'autres régions) et pouvaient contenir une quantité très importante de foin ou de gerbes de blé.

Nous courions partout en liberté. Nous faisons à toute vitesse le tour qui passait par le raccourci qui descendait à la route du cimetière avec retour par le virage de la poste. Les chutes écorchaient souvent mes genoux ; sur les photos, j'ai toujours les genoux « décorés ». La désinfection, faite sans pitié par tante Jeanne, qui avait été infirmière auxiliaire en 1918, se faisait à l'éther ; ça piquait ! c'était horrible ! Ensuite on mettait du « rouge » (du mercurochrome) ou, lorsque le genou était bien raclé, de l'*Exoseptoplix*, une poudre sulfamide blanche dont on s'appliquait à retenir le nom compliqué – qui pourrait aujourd'hui être un nom gaulois dans *Astérix* – et qui faisait merveille. Si j'en crois un site internet, ce remède a l'air d'être toujours fabriqué, mais sous forme de solution...

## Le Tour de France

Les vacances, c'était l'époque du Tour de France. Je mettais contre le mur de la grande salle une carte découpée dans le journal et qui montrait les différentes étapes, avec un système que j'avais mis au point : à chaque ville d'étape, je piquais une épingle et une ficelle, lestée par une pièce de monnaie trouée, allait d'épingle en épingle au fur et à mesure que la course avançait. Jean Robic (« Biquet ») et Apo Lazaridès, de bons grimpeurs, René Vietto – un champion qui, comme Poulidor, n'a jamais pu gagner le Tour – et le jeune Louison Bobet qui fut la révélation du tour en 1948, Marinelli, « la perruche », un bon grimpeur jusque-là inconnu, qui avait tenu tête à Coppi en 1949, étaient nos « héros » face aux « championissimi » italiens Bartali et Coppi qui raflèrent la victoire en 1948 et 1949. Plus tard, en 1952, au sommet d'un col, Bartali avait donné sa roue à Coppi, plus jeune mais mieux placé au classement général : c'était d'une grandeur magnifique. Les équipes étaient nationales, ce qui était plus intéressant qu'aujourd'hui. Je commençais à lire les articles dans je ne sais plus quel journal. Je me souviens très nettement de la victoire surprise de Robic en 1947 : il avait battu l'Italien Brambilla dans la dernière étape. L'année suivante, Brambilla avait été naturalisé français. Nous avions le droit d'acheter un magazine sportif consacré au Tour de France et qui avait beaucoup de photos. Anna Dejoux nous prêtait *La Vie catholique illustrée*.

## Distractions

Pour la fête de Coublanc, la « Cabane bleue » – un dancing ambulante, on disait aussi un « parquet » couvert d'une toile –, s'installait dans la cour de l'ancienne auberge de mon arrière-grand-père (*Chez Mimi* aujourd'hui). L'un de mes cousins de Lagresle, Gaston Teyssandier, qui dansait tous les dimanches, était venu nous voir. Il y avait aussi une course cycliste qui accueillait les « amateurs » du village. Le fils de la postière, Guy Bonnavent, qui était un « grand » assez dégourdi, avait participé à la course. Nous allions aussi assister au grand prix cycliste de Charlieu ; les coureurs tournaient sur les boulevards, on les voyait passer très souvent. Il y avait toujours des coureurs qui venaient de faire le Tour de France. Nous étions allés aussi à la fête de Chauffailles avec les Montchanin et les « demoiselles » : pour la première fois je suis monté dans un manège d'autos tamponneuses. Je me souviens bien d'un mélange de peur et de rire et des éclairs électriques au-dessus de nos têtes.

Ma grand-mère me racontait qu'autrefois la principale distraction était le jeu de quilles. Son père Firmin Denis jouait aux quilles tous les dimanches. Les hommes faisaient ainsi le tour du village.

## Rassemblement familial

Une fois, il y a eu à Coublanc un rassemblement familial avec de nombreux cousins et amis. Il y avait, bien sûr, la tante Gelet (Marie) et la tante Burnichon (Antonie) qui étaient les sœurs de ma grand-mère, nées elles aussi à Coublanc ; ce jour-là, les trois sœurs Denis avaient posé devant l'église. Claude Latta, mon cousin et homonyme, était venu de Lagresle en voiture à cheval avec sa femme et ses deux filles qui avaient 3 et 2 ans. Il était allé faire boire le cheval dans la cour du café Buchet et nous avons eu le droit de monter sur le cheval : je crois que c'est la seule fois où je suis monté sur un cheval ! À cette occasion, Alberte, une amie de tante Hélène, nous avait offert, à Julien et à moi, *Le Chat botté*, un « livre animé » dont les personnages, actionnés par une petite tirette, pouvaient bouger, ce qui était vraiment merveilleux. Ainsi, le marquis de Carabas était-il tiré de l'eau par les hommes du roi venus à son secours... Une autre fois, nous sommes allés faire un pique-nique avec les Montchanin et les demoiselles Dejoux au col des Écharmeaux, ce qui avait été toute une expédition. On avait emporté une nappe – qui fut étalée sur l'herbe – assiettes, couverts en argent, paniers remplis de victuailles, bouteilles. Les bois des Écharmeaux me parurent magnifiques.

J'avais une cousine éloignée, Claudette Béraud-Aurolat, douce et discrète, affectueuse, qui habitait Roanne et qui était issue de la famille Vadon ; elle

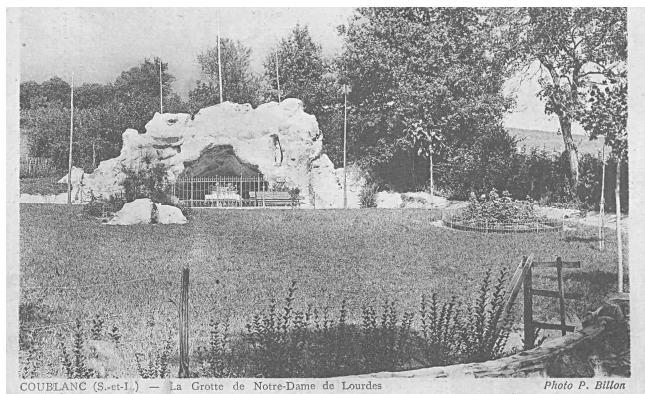


*Aux Écharmeaux. En haut : Clotilde Dejoux, Mme Montchanin, M. Montchanin, André Latta (mon père), Françoise Latta (ma grand-mère, née Denis)  
Au 1<sup>er</sup> rang, Claude Latta, Alice Montchanin, Julien Latta.*

était venue avec sa maman, Maria Vadon, épouse Béraud, à ce rassemblement. Claudette a gardé ensuite la maison de ses parents à Coublanc. Lorsque je faisais une conférence à l'*Université pour tous* de Roanne, elle venait et nous parlions de Coublanc. Elle est morte il y a deux ou trois ans et je suis venu à son enterrement. Elle était cousine – mais pas nous – avec Roger Lathuillère qui a été professeur au lycée de Roanne – où, élève, je l'ai vu arriver – puis professeur de Littérature à la Faculté des Lettres de Lyon et enfin à la Sorbonne.

## La procession

Le 15 août, c'était la procession à la grotte de Lourdes ou plutôt à sa réplique, faite en 1936. La statue de la Vierge est placée en haut et sainte Bernadette en bas et regarde la Vierge. La procession était emmenée par le curé derrière une bannière tout à fait magnifique. Elle prenait la route et tournait d'abord par le grand virage de la poste par lequel on sort du bourg et au bout duquel on aperçoit le cimetière. On chantait des cantiques (« Chez nous soyez reine », « Ave, Ave, Ave Maria »). La grotte me semblait loin mais elle est toute proche ! Quand on est enfant, on ne voit pas les distances de la même façon. Je me souviens



COUBLANC (S.-et-L.) — La Grotte de Notre-Dame de Lourdes

Photo P. Billon

aussi qu'il y avait eu une messe à la « grotte de Lourdes ».

## Les arrière-grands-parents

Mes arrière-grands-parents habitaient Coublanc. Mon arrière-grand-père Antoine Firmin Denis (mort en 1910) était boulanger et aubergiste dans la maison qui porte l'enseigne *Chez Mimi* (le café de Mme Michèle Bernillon jusqu'en 2013, et maintenant de Paulette). Cette maison avait été autrefois un relais de poste. C'était le café où se réunissaient les « républicains », les « rouges ». Ma grand-mère Françoise Denis m'a transmis toute une tradition orale. Les soirs d'élection, c'était la fête et parfois la bagarre. Quand les rouges avaient gagné, on chantait

*« Il est dans l'eau, Rambuteau,  
Sa barque est tombée dans l'eau,*

*Oh, oh, oh ! »*

Cette chanson devait être connue : le docteur Giroux, de Montbrison, aujourd'hui décédé, qui était originaire de Saint-Denis-de-Cabanne et que je voyais à la Diana – la société historique et archéologique du Forez, qui se réunit à Montbrison – la connaissait aussi. J'aimerais en retrouver toutes les paroles. Rambuteau, c'était le candidat des conservateurs, de la famille des comtes de Rambuteau, qui a donné au XIX<sup>e</sup> siècle un préfet de la Seine connu et aussi, pendant la seconde guerre mondiale, un héros de la Résistance qui a été déporté en 1944 avec ses deux fils. D'après mes recherches, le candidat dont « la barque » était « tombée dans l'eau » devait être Philibert Lombard de Buffières de Rambuteau, mort en 1912. Il avait été préfet du Pas-de-Calais de 1871 à 1874, à l'époque de « l'ordre moral » et sans doute candidat à la députation.

À l'auberge de mon arrière-grand-père, les bagarres étaient fréquentes et ma grand-mère disait que sa mère avait « pris une tumeur » dont elle est morte en 1892 à la suite d'un coup qu'elle avait reçu en tentant de s'interposer entre deux clients de l'auberge qui se battaient. Mon arrière-grand-mère s'appelait Jeanne Ducarouge et était originaire de Mussy-sous-Dun. J'ai une photo d'elle fort ancienne. Elle a l'air un peu fixe que donnait le temps de pose pour la photo. Elle était allée à Roanne se faire photographier chez Desseindier, photographe qui avait une certaine renommée et avait inventé de nouveaux procédés photographiques).

Comme les républicains de cette époque, Firmin Denis était à la fois très patriote et très anticlérical. Patriote : il avait fait la guerre de 1870, avait été fait



*Mon arrière-grand-mère,  
Jeanne Ducarouge, vers 1890*

prisonnier et avait été envoyé en Prusse orientale dans un camp près de Stettin. Nos ennemis étaient les Prussiens, détestés parce qu'ils nous avaient pris l'Alsace-Lorraine.

Anticlérical : il détestait le curé de Coublanc, avec lequel c'était la guerre : le curé lui reprochait d'ouvrir son auberge pendant la messe.

Malgré la visite à

son lit de mort d'un neveu qui était prêtre (je crois qu'il s'appelait Desgranges), il avait demandé à être enterré civilement. Mais ses filles l'ont fait passer par l'église. Ma grand-mère regrettait d'avoir agi de cette façon ; le poids de la société et de l'opinion publique (« Qu'est-ce qu'on va dire ? ») avait sans doute été trop fort. Tante Hélène, la petite-fille de Firmin Denis, était allée à son enterrement, elle avait cinq ans, en 1910. Elle avait très peur car on lui avait dit qu'on avait mis son pépé « dans la bière » et elle avait pris ce mot qui désigne le cercueil dans son sens littéral de la boisson qu'il désigne aussi.

## Les filles Denis

Firmin Denis et Jeanne Ducarouge avaient trois filles dont aucune n'est ensuite restée à Coublanc. Elles se sont occupées de leur père quand il est devenu veuf en 1892 – elles avaient alors 19, 17 et 15 ans – et l'aidaient à tenir l'auberge où s'arrêtaient et couchaient des commis-voyageurs et, comme les prairies du Charolais sont proches, des marchands de bestiaux. Marie Denis, l'aînée, s'est mariée avec Antoine Gelet, qui a d'abord travaillé avec son beau-père ; puis ils sont allés à Pouilly-sous-Charlieu, où ils travaillaient chez Bréchar, une grande entreprise de tissages de Roanne qui avaient plusieurs usines dans la région. Ils avaient une fille et un fils. Françoise Denis (1875-1958), ma grand-mère, a épousé Claude Latta (1871-1937), d'abord boucher à Lagresle puis chevillard à Roanne après 1902. La plus jeune, Antonie Denis, a épousé Joannès Burnichon. Ils ont vécu à Roanne et ont eu un fils, Maurice, qui était électricien à Roanne. J'ai une photo de 1948 ou 1949 où les trois sœurs Denis sont toutes les trois sur les marches de l'église de Coublanc. Ma grand-mère est au milieu et se redresse fièrement au milieu de ses deux sœurs, habillées de façon moins « moderne ». Je pense qu'après



*Les trois filles de Firmin Denis  
(vers 1895-1898) :*

*de g. à d. : Françoise, Antonie (assise), Marie.*



*50 ans plus tard (environ), les trois sœurs  
Denis en 1948 sur le parvis de l'église de  
Coublanc. De g. à d. : Antonie Burnichon,  
Françoise Latta, Marie Gelet.*



la mort de Firmin Denis, la maison de Coublanc a été vendue.

Firmin Denis avait de nombreux frères et sœurs dont je faisais énumérer les noms par ma grand-mère ; Félicie, Théophile, Anaïs, etc., une série de prénoms qui me paraissaient assez merveilleux et exotiques... Je crois que mon goût de la généalogie est venu des récits familiaux de ma grand-mère. La première recherche que j'ai faite à 18 ans a été sur la branche de mes ancêtres de Coublanc. Un oncle, Théophile Denis, avait fait le tour de France des compagnons et 7 ans de service militaire. Quand il est revenu, ses parents ne le reconnaissaient pas.

Les membres de la famille Denis avaient un surnom : *Toutourne*, qui permettait peut-être de les distinguer d'autres branches de la famille. Ma grand-mère me disait que lorsqu'on parlait d'elle, on disait : « C'est la fille à Toutourne. » Son grand-père Claude Denis avait pris une fois un malaise à la sortie de la messe et, reprenant ses esprits, avait dit : « Tout tourne, tout tourne autour de moi. » Comme il avait dû raconter souvent cette histoire, un surnom avait été vite trouvé et lui était resté, à lui et aux membres de sa famille.

La tombe de mes arrière-grands-parents est au cimetière, contre le mur en montant à gauche. Les Denis sont à Coublanc dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. J'ai fait leur arbre généalogique qui me relie à eux.

À Coublanc, Michèle Bernillon, qui tenait le café *Chez Mimi* – chez laquelle nous avons bu un thé en 2008 – m'a fait voir le four du boulanger, dans lequel Firmin Denis a autrefois fait le pain. Il existe toujours. Je ne l'avais jamais vu et cela m'a ému : j'imaginai mon arrière-grand-père enfournant son pain il y a cent ans et plus.

Ces souvenirs de Coublanc ont, bien sûr, pour moi le parfum nostalgique de l'enfance. J'ai été heureux pendant les vacances à Coublanc. Comme mon frère est mort en 2009, il n'y a plus que moi qui sache tous ces petits détails, ces « menus faits » qui tissent la trame d'une enfance et l'histoire des vacances à Coublanc, qui en donnent les couleurs, inimitables pour moi. Cette évocation m'a permis de tirer le fil de la mémoire et de retrouver le « temps long » de l'histoire familiale. Mais elle espère être aussi un témoignage : j'ai vu à Coublanc, à hauteur d'enfant, une période marquée par la fin d'une civilisation rurale qui avait ici son originalité (le textile et les petits ateliers à la campagne) et la fin aussi d'une vie paroissiale restée active. Ce que j'ai vu à Coublanc et les récits de ma grand-mère coublandise ont peut-être été en partie à l'origine de ma vocation d'historien : j'ajoutai le regard de l'enfant qui considérait intensément la vie d'un village et j'ai compris ensuite le sens de ce que je

voyais. Plus tard, j'ai été professeur d'histoire et j'ai fait presque toute ma carrière à Montbrison, jusqu'à ma retraite en 1998. J'ai aussi beaucoup écrit sur l'histoire du mouvement républicain au XIX<sup>e</sup> siècle (la Révolution de 1848, la Commune, les débuts du mouvement ouvrier) : mais ne suis-je pas aussi l'arrière-petit-fils de Firmin Denis, républicain à Coublanc ?

*Claude Latta* (Montbrison - 2014)

Photos du fonds Claude Latta



## On s'en souviendra

### Un hiver 2013/2014 sans neige

Après une grosse chute de neige vers la mi-novembre 2013, plus un flocon de tout l'hiver...

La météo de 2014 a été fantasque, alternant de longues périodes de pluie et des temps plus secs, à contre-courant de la norme. Rarement un été fut aussi pluvieux, et un automne aussi chaud.

### Accident

Fin février, un camion de 38 tonnes se couche au bord de la route aux Rigolles.

### Madame le maire



Dimanche 23 mars.

Pour la première fois, une femme, Christine Delille, a été élue maire de Coublanc, au sein d'un conseil municipal réduit en nombre.

On peut se réjouir du premier point, s'il est signe d'un chemin vers la parité, et s'attrister du second, s'il indique une désaffection de nos concitoyens par rapport au souci du bien commun.

### Incendie à Carthelier

Fin mars ou début avril.

Peu après le décès de sa propriétaire, un incendie nocturne accidentel a détérioré la maison de Simone Brise et délogé les locataires.

# Souvenirs d'enfance

par *Bernard Buchet*



*Mon père Paul et son frère Antonin Buchet avec leur mère Marie Sarnin*

Mon père, Paul Buchet, est né en 1908. Ma mère, Marie Thévenet, était de 1912. Le mariage a eu lieu en 1930. Je suis né à Charlieu en 1933, et j'ai passé mon enfance à Cadollon. Mon frère Pierre est né à Charlieu en 1936, et ma sœur Bernadette à Chauffailles en 1937 : il y a eu une maternité qui n'a fonctionné qu'un an, peut-être.

Mon arrière-grand-père, qui est mort le jour de ma naissance, mais qui avait eu le temps de savoir qu'il avait un arrière-petit-fils, et mon grand-père, Antoine Buchet, étaient marchands de vin. Mon père a pris la suite.

## L'entreprise de Cadollon

Leur maison et l'entreprise étaient à Cadollon. Ils faisaient du vin. Ils achetaient, au moment des vendanges, du raisin en bennes qui venait du midi sans doute par le train, jusqu'à Chauffailles, et ils allaient le chercher à la gare et le traînaient en voiture à cheval. Ils avaient ensuite tout le matériel nécessaire en cuves et en pressoirs pour le vinifier. À l'époque où



*Mon grand-père, Antoine Buchet, en 1915*

mon père Paul, d'ouvrier qu'il était au service de son père, est devenu le patron aidé par son père, en 1935, cette fabrication s'était arrêtée. L'essentiel de leur activité désormais venait du commerce des vins et des eaux.

Ils mélangeaient les vins en fonction des goûts, et faisaient aussi du « vin vieux » qu'ils vendaient en bouteilles. L'entreprise a aussi vendu de la bière, et de la limonade, achetées à l'entreprise Thévenet d'Oullins. La limonade portait le joli nom d'*oullinaise*. Les frères Thévenet, d'une famille originaire de Coublanc, s'étaient installés à Oullins, Pierre à la fabrication et Joannès au bureau. Ils étaient apparentés à notre famille Buchet. Pendant la guerre de 40, ils ont aussi produit de la *picolette*, une variété de limonade fabriquée sans sucre (on ne trouvait plus de sucre alors), mais avec de la saccharine ; c'était un genre de sirop. Mon père allait chercher la marchandise à Oullins. De même, il allait jusqu'à Vichy pour se procurer des eaux minérales, et aussi, plus près, à Saint-Alban. Il transportait les eaux minérales dans leurs bouteilles en verre, mais « en vrac », c'est-à-dire les bouteilles sans les caisses, serrées les unes contre les autres : cela gagnait de la place. Il en mettait plus sur le plateau. J'ai aidé mon père à faire ces transports, en 1946, en sortant de l'école.

Avant guerre, la bière était quasi inconnue dans notre



région. Elle ne s'est répandue qu'après, progressivement, comme les différents sodas, l'orangina, etc.

L'entreprise a eu plusieurs véhicules successivement. Je me souviens encore de la charrette, tirée par un seul cheval, avec laquelle mon grand-père transportait quatre lourdes pièces de vin à Roanne, environ six ou huit cents kilogrammes. Il passait par Charlieu et Pouilly. Cela prenait la journée. Il n'y avait guère de marchands de vin dans la région, et Antoine, puis Paul, avaient des clients jusqu'à Roanne.

La première voiture à moteur de l'entreprise a été une camionnette Citroën, qui fonctionnait encore vers 1936 ou 1938. La semaine, mon père transportait des boissons, le samedi il lui mettait une bâche et des bancs, et il traînait les mariages !

Puis il a eu un camion. Pendant la guerre, en l'absence d'essence, mon père a d'abord installé un appareil au carbure : sur le plateau, il y avait une petite cuve, une

bonbonne dans laquelle de l'eau tombait goutte à goutte sur des pierres de carbure. Cela dégagait un gaz qui alimentait le moteur, non sans secousses inquiétantes. Chaque soir, il fallait vider et nettoyer la cuve à carbure – c'était un bordel !

–, en enlevant le produit qui restait dedans. Je n'avais pas dix ans, et je le faisais. La benne était remplie d'eau blanche (à cause du produit), et une fois, en reculant, je suis tombé dedans. Mais ce système au carbure, qui a servi pour l'éclairage des



*Mon père Paul  
en tenue sportive*

phares de vélo et d'autos, et des lampes pour aller à la pêche à la grenouille, ça n'a pas duré pour le camion. C'était dangereux. Ça faisait des coups à faire sauter la maison...

Mon père a ensuite installé un gazogène. L'installation était plus grosse, et prenait plus de place sur le plateau, d'autant plus qu'il fallait emporter plusieurs sacs de bois, même si au départ la cuve était pleine. On atteignait des vitesses de 20 à 25 kilomètres à l'heure ! Il fallait préparer les sacs de bois. Dès mes cinq ou six ans, ou en rentrant de l'école quand j'y suis allé à partir de sept ans, je fendais en quatre sur un plot – il est bin encore à la grange –, avec une petite hache, des tronçons de bois de petit diamètre, cinq ou six centimètres, du bois de taillis, chêne ou charme, que mon père débitait à la scie circulaire, en rondelles de petite hauteur, environ six centimètres. Je me suis peut-être un peu cogné les doigts, mais jamais coupé, je crois. Il en fallait des quantités.

## Travaux d'enfant

Nous avions des taillis à Écoche, à Montbernier, de partout, où je suis allé travailler dès l'âge de cinq ou six ans. Il ne fallait pas de gros bouts de branches...

Ces bois nous permettaient aussi de vendre des fagots à la boulangerie Chassignol à Cadollon, et à la boulangerie Morel à Tancon. Et il en fallait, des fagots, pour allumer chaque jour les fours à cuire le pain. Dans le four du boulanger, on mettait des fagots entiers pour l'allumage. On en faisait trois ou quatre cents pour Chassignol. J'ai donc beaucoup fait de fagots, pendant la guerre, autour de mes dix ans. On en empilait des tas dans les bois, qu'on appelait des « mates » : c'était comme des meules de foin, mais en petit bois. On les empilait pour que la matière ne se mouille pas. Cela permettait d'éviter très longtemps le pourrissement par l'humidité. Pour les lier, on se servait de rouates, c'est-à-dire que l'on tressait du lierre en le torsadant : cela faisait comme de la ficelle, des rouates, que l'on nouait avec des tiges de bois qui serraient l'attache comme un levier. On laissait parfois ces mates plusieurs années dans les bois, et les liens de lierre finissaient par céder. Mon père a utilisé alors le fil de fer, qui ne bougeait pas avec le temps. Il avait une machine à fagots.

On pouvait venir quand on voulait, avec un cheval et une charrette, charger à la fourche les fagots ainsi rassemblés.

On ne laissait rien de perdu dans les bois : on fabriquait aussi des balais soit avec du genêt, soit avec du buis (du « bi », disait-on en patois), soit avec du bouleau. On équipait ces balais d'un manche en noisetier.

Pendant la guerre, on ne pouvait manger que ce que l'on produisait et conservait. Nous avions des terres à blé, et nous menions moulin le grain au moulin Buchet, à Cadollon. Le meunier (le « mon-ni », disait-on) avait fait un bief qui détournait une partie des eaux de l'Aron pour faire tourner sa machine. Nous avions des terres, il fallait planter patates et haricots secs.

J'étais encore bien jeune, et je me souviens d'une fois : je devais planter les graines de haricots par poquets dans la grande terre de Montbernier, qui allait quasi des Barriquand aux Déchavanne. Ça promettait d'être long ! Mon père m'avait fait ses recommandations : bien compter les grains. Au bout d'un moment, je lui dis : « J'ai plus de haricots ! » – « Tu les as comptés en les mettant ? » Je devais faire des poquets de quatre ou cinq grains, pas plus, mais je croyais que j'aurais plus tôt fait et fini la corvée en en mettant plus d'un coup. Mon père n'a pas été du tout d'accord, et il a fallu récupérer les grains et tout refaire... Pour me prendre en flagrant délit, il a gratté les rayes ; et il disait : « Il n'y en a pas quatre, mais une poignée ». J'avais quatre ans, cinq ans...

Grand-père Antoine faisait du blé et de la farine. Il portait son grain chez Buchet à Cadollon. On portait la farine chez Morel.

## Ma mère

Une fois, j'avais dix ou douze ans, on m'avait chargé d'aller en vélo à Tancon, chez Morel : « Tu achèteras du pain, et tu prendras en plus un petit sac d'un kilo de riz. » C'était pendant la guerre. Le riz était une denrée rare, que mon père avait pu obtenir parce qu'il était lui-même commerçant... J'y vais. Au retour, le sac, que j'avais accroché à mon guidon, se détache et tombe sur la route. Je m'arrête, bien sûr, et je ramasse pour remettre dans le sac tous les grains que j'ai pu. Quand ma mère l'a fait cuire, elle a dit : « Il n'y a pas un kilo ! La mère Morel, elle t'a volé. Il y a autant de cailloux que de riz ! » Un kilo de riz, ça faisait à bouffer ! « Il y a beaucoup de pierres dans ce riz. Je croyais que madame Morel était honnête... » Je n'ai rien dit. Je ne voulais pas en prendre une... Je m'en rappelle. Je m'y vois comme aujourd'hui. En plus j'étais l'aîné. Je devais donner l'exemple.

Pendant la guerre, mon père avait aussi installé un métier mécanique à tisser au milieu de la salle à manger. Tout le monde à Coublanc avait un métier. Y en avait dans toutes les maisons. Après, il s'en est débarrassé : l'entreprise lui prenait trop de temps.



*Paul Buchet et Marie Thévenet à leur mariage*

Mon père Paul s'était marié en 1930, à 22 ans donc, avec Marie Thévenet, née en 1912, qui n'avait donc que 18 ans. Elle avait eu une formation de couturière, et avait fait son apprentissage à Mars. Pendant la guerre, elle nous habillait. Il n'y avait rien à acheter. Elle a fait fonctionner le métier à tisser. Je revois mon frère, qui n'allait pas encore à l'école, suspendu au plafond dans un youpala, le temps qu'elle était au métier, pour pas qu'il bouge. Ma mère faisait aussi la comptabilité de l'entreprise, et s'occupait de nous, ce qui n'était pas facile en ces temps de privation. Il y avait aussi du travail au potager, et dans les terres alentour, où l'on plantait les patates.

Ma mère rinçait la lessive dans l'Aron, au bas d'un de nos champs, à droite du pont. Nous avons installé un

barrage de planches amovibles coincées par des piquets, et elle battait le linge dans ce réservoir d'eau. L'hiver, il fallait parfois casser la glace. Comme on était des gamins, il fallait laver assez souvent. Les Auclair avaient aussi un lavoir, un vrai, sur le bief qui va au moulin Buchet.

## Mon père dans la guerre

Au début de la guerre de 39-45, mon père avait été rappelé sous les drapeaux et muté à Paray-le-Monial.

Tantôt il gardait un pont du côté de Poisson, sur l'Arconse peut-être, tantôt il était affecté comme « radio ». Il nous avait dit de venir le voir avant une nouvelle affectation plus lointaine ; François Ginet nous avait



emmenés dans sa voiture, et déposés à Paray. Mon père nous dit de faire d'abord une promenade dans la campagne environnante, puis nous revînmes nous asseoir sur un banc dans le centre-ville, près de la mairie.

Or ce fut ce jour-là précisément qu'il y eut un terrible bombardement sur Paray. Nous avons vu arriver neuf avions bombardiers, et nous nous demandions ce qu'ils comptaient faire. Puis ils ont lâché leurs bombes, et ce fut terrible. La basilique et le centre-ville ont été épargnés : ils visaient sans doute la voie ferrée ou le canal. Mon père était à son poste de radio en haut de la tour Saint-Nicolas. Il y avait des caves en dessous, où nous nous sommes mis à l'abri. Comment rentrer à Coublanc ? Une partie de la ville était rasée avec des routes rendues inutilisables. « Je vais vous trouver un taxi », dit mon père. Il nous en trouva un qui nous sortit de la ville, et nous ramena à Cadollon très tard dans la nuit.

Après quoi mon père avec ses compagnons s'est fait ramasser par les Allemands du côté de Vauban. On l'a transféré et enfermé à l'Arsenal de Roanne. Mais, comme les Allemands n'avaient pas encore l'ordre de faire des prisonniers, on leur a dit : « Rauss ! Allez voir vos femmes ! » On les avait habillés en tenue bleue des ouvriers de l'Arsenal, pour qu'ils ne passent pas pour des déserteurs. Il était revenu à Coublanc,



*Paul dans les*

avant la démobilisation officielle qui suivit l'armistice.

De cette époque terrible, je me souviens encore des bruits sourds qu'on entendait venant du nord, et qui n'étaient pas des explosions de la carrière : c'était les bombes qui tombaient sur les usines Schneider du Creusot. Quatre ans plus tard, j'assisterai encore à un bombardement : celui, à Lyon, de l'avenue Berthelot et de la voie ferrée voisine, sous les tirs des canons du fort de Monluc. J'étais en effet à Oullins, chez les frères Thévenet qui n'y étaient plus : ils étaient venus se réfugier à Coublanc. Le Michel était avec moi à l'école. Le fort Monluc avait une triste réputation : on y torturait et on y fouaillait les résistants que la milice ou la gestapo attrapait...

## Élève et enfant de chœur

On n'allait à l'école qu'à partir de 7 ans. À la différence de pas mal d'enfants de Cadollon, qui allaient à Écoche, nous allions à l'école au bourg de Coublanc : notre grand-mère maternelle habitait dans la maison qui fut plus récemment Targarona, et nous allions déjeuner chez elle. C'était une maison Thévenet, là. Mon père aussi a toujours été à Coublanc. Ma première institutrice fut mademoiselle Germaine Boutculet, future épouse de Francisque Buchet, avec qui ils ont habité la maison de l'Orme, dans la pointe entre les deux routes. Puis, avant différentes maîtresses qui remplacèrent les instituteurs hommes durant la guerre – il n'y avait plus de gars –, j'eus pour maître M. Bouillot, qui était sévère. Il nous prenait par un mèche de cheveux, et tordait. Les garçons du Pétrus Berthier s'étaient fait raser les cheveux. Je décidais de faire de même, pour échapper au supplice. Sans consulter mes parents, j'allais trouver M. Danière, dit « la Bosse », qui officiait chez lui, dans la maison aujourd'hui de Suzanne Danton, sa fille, à Cadollon. C'est pour ça qu'il était coiffeur : il était bossu. Il était encore le seul coiffeur dans

le quartier, avant l'ouverture par Julien Lempereur de son salon au carrefour. Ils ne se sont pas faits excessivement de concurrence. Lempereur travaillait aussi à La Place. Je demande : « La boule à zéro ! ». Chez mes parents, je fus mal accueilli. Mon père, avant de me punir, me fit honte : « Au coin, à genoux ! Tu vas avoir l'air fin ! Tout le monde te verra ainsi quand tu seras dans le chœur de l'église avec le curé. Et, blond comme tu es, on ne va pas vite les voir repousser. » J'ai reçu une sacrée branlée. J'avais beau dire : « Les Berthier, ils ont bien la boule à zéro ! »...

En effet, j'étais enfant de chœur, à partir de mes sept ans. Nous étions quatre jeunes garçons, Joanny Berthier et, durant un moment, son frère Albert, et je ne

sais plus qui. À tour de rôle, nous devions servir la messe du curé Gras durant une semaine, le matin à 7 heures, à la différence du dimanche, où il y avait tous les enfants de chœur. Il fallait que je me lève bien plus tôt pour arriver à pied, en sabots par tous les temps, vers 6h 30. Les demoiselles Dejoux y étaient bien. En chemin, je m'arrêtais un instant chez le Célestin Accary, à l'Orme, vers l'heure où il préparait son barrau ou ses deux barraux pour aller chercher du charbon à La Chapelle-sous-Dun. Il m'entendait venir, car je sifflotais tout le long de la route, dans la nuit encore noire. « Tu n'as pas peur ? », me disait-il. En sifflant, je me donnais du courage.



*Le Saint Viatique en Bourgogne  
par Aimé Perret (1879)*

Une fois, un matin du très froid hiver 1941, par temps de neige, j'arrive à l'église, et le père Gras me dit : « Il faut que nous allions porter le bon Dieu à Cadollon. » Il venait d'y mourir quelqu'un. C'était mon oncle Félix Auclair, le père de Joseph, Jeanne et Marguerite, chez qui j'étais tout le temps fourré. J'ai encore connu le grand-père et la grand-mère, qui était aveugle, qui vivaient avec eux... La veille, j'avais joué aux cartes avec lui. Il est mort sans être malade, subitement.

Je suis reparti à pied dans la neige avec le père Gras, en surplis, portant devant lui la croix et lui le saint sacrement. Les jours d'enterrement, je manquais l'école, j'en avais le droit, et cela m'arrangeait bien !

Ma cousine Marguerite Auclair avait 14 ans de plus que moi. Avec ses conscrits Maurice Villard et Bernard Vadon, mort jeune, partis du Bourg pour Cadollon, je suis allé lui porter la cocarde quand elle a eu 20 ans. À six ans, j'accompagnais ces jeunes gens. Les conscrits payaient à manger.

Il y avait des coutumes précises. À 18 ans, les conscrits cueillaient des branches de genévrier qu'ils faisaient ensuite brûler ensemble. Je connaissais un coin à Volailles où il y en avait : on n'en trouve pas sur le territoire de Coublanc.

À 19 ans, on faisait la même chose, mais avec du sapin. On en coupait, on en promenait dans le village, on buvait des canons, et on les brûlait – n'importe où.



s années 50



**Les conscrits de la classe 1953**

**Debout :** Marcel Bénas, Albert Berthier, Claude Chambonnier, Lucien Aucagne, Henri Vaginay, Bernard Buchet, Joseph Déchavanne.

**Assis :** Auguste Martin, André Buchet, Suzanne Danière, Thérèse Berthier, Joannès Druère.

*Souvenirs d'enfance de Bernard Buchet recueillis par B.B., le jeudi 19 décembre 2013 à La Croix du Lièvre. Révisions et ajouts du mercredi 5 février 2014.*

Nous étions neuf garçons de l'année 1933, et deux filles seulement, Thérèse Berthier (de la Faverie) et Suzanne Danière, future épouse Danton, de Cadollon. On n'avait pas de mal à faire le tour des conscrits. C'était vite fait...

À 20 ans, c'était la cocarde, que nous achetions à Chauffailles. Nous allions la leur porter, et elles la gardaient.

J'ai quitté le pays en 1950, pour travailler. J'ai passé mon conseil de révision à 18 ans, mais finalement je ne suis pas parti pour l'Indochine : l'affaire était perdue. Mais je suis parti au service à 21 ans, à Romilly-sur-Seine, dans un centre d'instruction militaire, un CIM, aux cuisines. On m'a gardé là-bas.

En 1956, alors que je travaillais à la charcuterie Grange, à Lyon, j'ai rencontré Annie : « Une fille de Saint-Germain-des-Prés ! »...

**Solution de la grille 21 de la page 43**

E	I	R	E	L	S	I	N	E	B	E	K
E	L	O	L	A	N	A		V	R	N	J
S			N	N	O	R	D	O	U	G	I
U	M		E	N	E	I		C	E	H	I
C		Z		O		A	N			S	G
E	I	C	I	R	I	C	E	L	E	F	E
R			E	R	E	O		E	R	E	R
	K		M	M		S	C	R	U	D	T
E		A		A		C	I	A		C	N
E			N	O	H	P	O	H	T	B	O
S									P	A	C
11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	

# La famille des Monnery de la Roche

Le patronyme Monnery était naguère bien implanté à Coublanc. Il n'en va plus de même aujourd'hui.

## Ce que disent les tombes

Au cimetière de Coublanc, la même tombe réunit Victor Monnery (1899-1987) à six membres de la famille de son épouse Rosalie Joly (1902-1960).

Une autre tombe rassemble Jean Monnery (1868-1948), son épouse Louise (1879-1950) et leur fils Michel, qui n'a pas vécu (1942). Il y a aussi avec eux Victor Perrin (le père de Louise, 1832-1923). Dessus le marbre, une urne récente en plus : voir *infra*.

Julienne (1878-1958) et Marie Monnery (1863-1936) sont respectivement dans des tombes Lespinasse et Perrin. Sur Marie, voir p. 40, n°18.

## Ce qu'enseignent les actes

Le père de Victor Monnery était Jean Monnery, né à la Raterie le mercredi 11 novembre 1868, fils de Pierre Monnery et de Marie Auclair, morte en 1875, bien avant le mariage de son fils. Jean, s'est marié à 30 ans, à Mars, le mercredi 23 novembre 1898. Il est mort le samedi 18 décembre 1948 à Coublanc.

La mariée, âgée de presque 19 ans, était Marie-Louise Perrin, née à Mars le 21 décembre 1879. Fille de vivants Benoît Marie Perrin et Claudine Vallet.

C'est un conseiller municipal de Mars qui a présidé au mariage, en l'absence du maire et des adjoints.

La naissance de Victor, le 19 novembre 1899, à 4h du matin, a été déclarée par son père le jour même, au maire de Coublanc, Auguste Joly, en présence de deux témoins, Claude Farabet, débitant, 39 ans et Philibert Dessertine, instituteur, 41 ans, tous deux domiciliés à Coublanc, non parents.

Jean Monnery, père de Victor, était d'une famille de sept enfants, Catherine (1858) ; Jeanne-Marie (1863-1936), qui épousa en 1886 Claude-Marie Perrin ; Pierre, né et mort en 1866 ; Françoise (née en 1866), qui épousa Joannis Bonnefond en 1888 ; et après Jean, Henri, né en 1870 ; enfin Claude (1873-1968), qui épousa en 1903 Agnès-Marie Martin et se maria en 1920 avec Clémentine-Joséphine Devaux.

Jean, Henri et Claude ont fait la grande guerre et en sont revenus vivants.

Les parents de cette fratrie, les grands-parents donc de Victor, étaient Pierre Monnery, né le 28 mars 1831 à Coublanc, propriétaire, tisseur, cultivateur, et Marie

Auclair, née à Coublanc le 6 mars 1834, ménagère, ouvrière en soie : un couple typique de Coublanc. Ils s'étaient mariés le 19 juin 1856, à Coublanc. Marie mourra le 6 septembre 1875, et Pierre, longtemps après sa femme, le 13 mars 1906.

## Souvenirs

### de Madeleine Barriquand

### Mon oncle et ma tante Monnery



Les parents de Victor occupaient à La Roche la vieille maison Monnery, Ils vivaient petitement, d'une vache ou deux, et d'un peu de terre. Probablement avaient-ils un métier à tisser à bras.

Ils ont eu leur fils aîné Victor, le 19 novembre 1899. Une fille est née en 1905, Marie-Antoinette, dite Antonie, mariée plus tard (en 1929) à un Prévot de Chauffailles ; ce couple eut un fils, Georges, qui a tenu l'hôtel du Commerce à l'entrée de Chauffailles, à gauche ; une fille, Michèle, qui s'occupe aujourd'hui à Chauffailles de la ligue contre le cancer ; et une deuxième fille, Agathe.

Le jeune Victor, bien que de la classe 19, a fait quelques mois de guerre en 1918, à partir du 17 avril, mais surtout « à l'intérieur », sauf en novembre, avec le 134<sup>e</sup> RI. Souffrant d'emphysème pulmonaire, repéré dans ces mois-là, il a reçu des pensions pour une invalidité allant de 25 à 10 % suivant les examens successifs.

Après la guerre, il a été paysan. Il avait, en plus du petit tènement autour de chez lui, une terre, avec un bout de vigne, vers les « Brures », aujourd'hui du côté de Bruno Chevreton. De sa femme il tenait aussi un terrain vers le pont sur le ruisseau que traverse la route du Bourg à Montbernier, à gauche : c'était le « pré à grand Claude » — sans doute Claude Joly. Ce

pré est en train de se changer en forêt...

En effet, le 3 juin 1924, Victor s'est marié avec Rosalie Joly, qui était la sœur de ma mère Clotilde Joly.

## Mariages en cascade

Rémy Berthier avait épousé Maria Joly le 17 octobre 1922. C'est à l'occasion de ce mariage que mon père Pétrus a connu la cousine de Maria, Clotilde Joly, qu'il va épouser et dont la sœur, Rosalie, va épouser Victor Monnery.

La fratrie Joly était composée de Clotilde (1894) ; d'Augustin (1899), marié à Marthe Corger de Maizilly ; de Célestine (1896), qui est restée à Barnaye, mariée à François Denis et n'a pas eu d'enfants ; enfin, de Rosalie (1902).

Le jeune couple a fait construire juste à côté de la vieille maison une maison neuve (celle qui est devenue depuis la propriété de Philippe Chevreton). Elle fut construite en pierre jaune de Barnaye, naturellement, peut-être par Louis Berthier aidé sans doute de Victor. Elle avait, sur un seul étage, un atelier, une cuisine et deux chambres.



*Madeleine Barriquand derrière son oncle et sa tante  
Au mariage de Dédée Perras*

Rosalie et Victor ont eu trois enfants : Marie-Rose, née en 1925, un drôle de numéro, assez semblable à sa grand-mère, qui épousera Athanase Pertin et qui en aura une fille, Janine ; ils habiteront dans le midi, à Peyménade, non loin de Grasse ; la seconde, Jeanne, toujours appelée Andrée, née en 1928, qui deviendra l'épouse de Noël Perras, qui a vécu à Belmont et qui a eu quatre enfants, trois filles et un fils ; son mari et

elle formaient un couple dévoué, s'occupant de l'association Emmaüs, et des amis de Lourdes ; Dédée, comme on l'appelait, vient de mourir, le 23 février 2014 ; enfin, Michel, mort à trois mois, en 1942, enterré dans la tombe de ses grands-parents. Dédée a voulu qu'une urne de ses cendres à elle soit placée, cette année, auprès de son petit frère au cimetière de Coublanc.

Les parents, Jean et Louise, à cause de leurs infirmités, ont dû quitter la vieille maison, et loger la nuit dans une chambre qui était derrière l'atelier de la maison nouvelle. Je me souviens, moi qui étais leur voisine, que, de jour, la vieille Louise, devenue paralysée et impotente, se tenait près de l'atelier de tissage de la nouvelle maison. Le père de Victor, Jean, est devenu aveugle. Le couple des parents était donc doublement handicapé.

Cela n'empêchait pas Louise d'avoir la réputation d'être une langue de vipère : « Elle ferait brouiller tout un quartier », disait ma mère...

## Victor et Pétrus

Pétrus, mon père, n'appréciait pas trop son voisin et beau-frère Victor. Ils n'avaient pas du tout le même caractère ni les mêmes intérêts. À ses yeux, Victor était une trop « grande gueule », un peu vantard, prétendant toujours tout savoir.

En fait, tous deux étaient des proches du curé Joseph Gras, mais pas de la même façon : si Pétrus le marguillier sonnait les cloches et chantait la messe, Victor allait à la chasse, à la pêche et jouait aux cartes avec le curé ! Mais Victor était aussi chanteur dans le chœur des hommes. Son beau-frère et lui avaient tous deux de puissantes voix.

Le curé, Victor et d'autres, allaient pêcher avec Fricaud, un homme du bourg de Chauffailles, dans la rivière Arconse, conduits par Paul Buchet. Albert Chavanon et Ferdinand Barriquand en ont parlé dans la revue de l'année 2000.

Victor jouait au tarot à la sortie de la messe, au café Buchet. Il jouait avec Claudien Buchet, Jean Chervier et un autre camarade. Jean Chervier, le père de Juliette, avait une jambe raide et un vélo avec une roue fixe. Il ne se servait que d'une pédale, ce qui allait mieux à la descente qu'à la montée, lorsqu'il venait de l'Orme.

Pendant ce temps-là, Rosalie s'occupait de ses beaux-parents handicapés, et faisait tourner les métiers... Qu'est-ce qu'elle s'en est vu ! Pour se détendre, elle aimait aller chez la « tatan Mélie », c'est-à-dire chez sa cousine Émilie Leaumorte, épouse du maire Rémy Joly, à La Place.

Les deux sœurs voisines sont toutes deux mortes trop jeunes, ma tante Rosalie à 58 ans, ma mère à 71 ans.

Victor a survécu vingt-six ou vingt-sept ans à son



épouse. Il est mort à Roanne, le 6 mars 1987, quelques années après son beau-frère Pétrus, décédé en décembre 1983 à l'âge de 91 ans.

La vieille maison est pour l'instant abandonnée. La maison neuve a été rachetée par Philippe et Nicole Chevreton, qui l'ont aménagée.

*Propos recueillis par Bernard Berthier  
à Montbernier le mercredi 5 mars 2014*



**La classe 1919. De gauche à droite:**

Troisième rang : Joseph Lacôte, Claude Auvolat, Joseph Fonteret, Claude-Marie Grapeloup.

Deuxième rang : Joanny Dubouis, Claude Joly, Francisque Lavenir, Francis Buchet.

Premier rang, assis : X, Y, Victor Monnery, Z.

## Anecdotes ajoutées par Simone Bouchery

Louise était pénible dès son jeune âge. Elle embêtait tellement ses frères, Émile et Honoré, que, pour avoir la paix, ils l'enfermaient avec les cochons !

Un jour, Louise a enfoncé le poignard dans la plaie de Clotilde Desgoutte, la femme du boulanger du Bourg, au moment du mariage de sa fille Renée. Le promis était Marcel Berthelot, un orphelin qui n'avait hérité de ses parents que la bague de sa mère. Louise a dit à Clotilde : « Qué don qu'vos pinsi de donner vot feye à un gars qu'à point de telles ? » (À quoi pensez-vous donc, de donner votre fille à un gars qui n'a pas de tuiles – de toit ?) Aussi Mme Desgoutte avait-elle exigé un contrat de mariage, pour sauvegarder les intérêts de sa fille.

Une autre fois, Louise a dit à mon père, quand l'usine du Bourg avait fermé : « Tu vas dormir sur tes deux oreilles. T'as plus de boulot, et ta maison n'est pas payée. » Mon père avait répondu : « Je ne compte pas sur toi ! »

Elle était devenue impotente assez jeune, par suite de

rhumatismes. Elle avait fait des saisons (des cures) contre l'arthrose, peut-être à Aix-les-Bains, mais sans succès.

Elle a été enterrée, en 1950, avec ses bons du trésor. Sa belle-fille Rosalie et sa nièce Clotilde, qui lui ont fait sa toilette funéraire et qui ne savaient pas qu'elle devait toujours cacher sa fortune sur elle, ne lui ont pas enlevé son vêtement, et les bons, jamais retrouvés ailleurs, sont ensevelis dans la tombe !

Son mari, Jean Monnery, était un petit bonhomme, un paysan que l'on voyait mener ses vaches de la Roche au pré qui était sur la route de Montbernier. Il avait attrapé aux deux yeux à la fois la cataracte et le glaucome. Il est mort deux ans avant sa femme, en 1948.

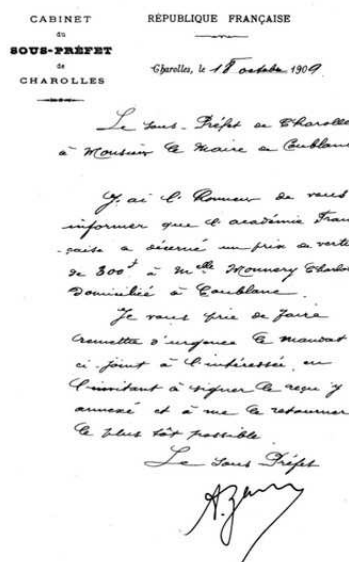
Leur belle-fille Rosalie s'est tellement mal entendue avec sa belle-mère qu'elle s'est fait enterrer dans une autre tombe, avec Rémy et Émilie Joly. Victor l'y a suivie... sans se presser.

*Au Bourg, le 27 mai 2014*

## Une cousine de grande vertu

Une petite cousine par alliance de Louise a reçu un prix de vertu de l'Académie française en 1909. Ces prix récompensaient non des qualités littéraires, mais des conduites généreusement dévouées aux autres. La lauréate s'appelait Charlotte Monnery, était née le 8 mars 1861 à Coublanc, au hameau du Plat. Elle est morte le 15 décembre 1922 à l'hôpital de Charolles,

triste fin pour la vertu... Elle avait le même grand-père Philibert que Jean Monnery. Elle, par le fils André, lui, par le fils Pierre. Louise aurait dû s'inspirer du modèle de Charlotte !



*Charolles, le 18  
octobre 1909.*

*Le sous-préfet de  
Charolles à Mon-  
sieur le Maire de*

*Coublanc*

*J'ai l'honneur de vous informer que l'Académie française a décerné un prix de vertu de 300 f à M<sup>elle</sup> Monnery Charlotte, domiciliée à Coublanc.*

*Je vous prie de faire remettre d'urgence le mandat ci-joint à l'intéressée, en l'invitant à signer le reçu y annexé et à me le retourner le plus tôt possible.*

*Le Sous-Préfet*

Document communiqué par Claude F (La Place)

# Les grandes joies de la vie

**Onze naissances d'enfants habitants Coublanc (à savoir 6 garçons et 5 filles) ont été enregistrées à la Mairie depuis décembre 2013 :**

<i>Amélia TACITE</i>	15 décembre 2013	Le Foron
<i>Maélie BUZET-BAGUE</i>	10 février 2014	Bois Gauthay
Timothé JACQUET	18 mars	Cadolon
<i>Myah NOUALI</i>	24 mai	Pont des Rigolles
Maxence LEVÊQUE	18 mars	La Roche
<i>Léana MONTIBERT</i>	18 juin	L'Orme
Hugo FOULET	11 juillet	La Roche
Louis-Adrien FRUCTUS-LABROSSE	13 juillet	Le Bourg
Louis MOUSSARD-LAGRANGE	26 août	La Raterie
Noévan DESBOIS	7 octobre	Pont des Rigolles
<i>Eléonore PRAT</i>	3 décembre	Bois Gauthay

Tous ces nouveau-nés ont vu le jour à Roanne sauf Myah et peut-être Louis-Adrien.

**Trois mariages ont été enregistrés à la mairie de Coublanc :**

Cécilia BORGNAT et Amor BOUGHZALA	Lyon 8e	17 mai 2014
Sandra DOMENECH et Guéric GENILLON	Le Foron	14 juin 2014
Rachel LARUE et Etienne LE MAROIS	Lyon 8e	2 août 2014

**Un mariage de Coublandis hors de Coublanc (fin 2013) :**

Agnès MALLIER et Jean-François PERRIN	Les Bys	20 et 21 novembre 2013 (Charlieu et Chauffailles)
---------------------------------------	---------	---

**Tous nos vœux d'heureuse vie aux uns et aux autres !**



D'après

Mary Cassatt  
(1844-1926)

Petit déjeuner au lit  
(1897)



# Nos deuils en 2014

## Parmi les Anciens de Coublanc (4)

Henri SAMBARDIER	Croix du Lièvre	15/07/1925 - 31/01/2014	à 88 ans
Marie-Louise CHAVANON, née BERTHIER	<i>La Charmallerie</i>	22/09/1926 - 14/11/2014	à 88 ans
Marguerite GRAPELOUP, née CHETAÏLLE	Bonnefond	03/09/1929 - 27/04/2014	à 84 ans
Josette-Simone BRISE, née BOYER	<i>Carthelier</i>	08/09/1932 - 05/03/2014	à 81 ans
Joseph GAILLARD	<i>Les Epalis</i>	22/05/1936 - 24/11/2014	à 78 ans

## À la Maison des Anciens, venant d'autres communes (14)

Louis JONDET, ép. CHIZELLE	Ligny-en-Brionnais	26/05/1915 - 13/09/2014	à 99 ans
Marie FRICAUD, née DESMURGER	Tancon	27/03/1919 - 08/01/2014	à 94 ans
Jeannine (Andrée) MUDRY	Lyon	10/07/1920 - 22/01/2014	à 93 ans
Louise CORTEY, née BARBIN	Chassigny-sous-Dun	23/03/1921 - 08/03/2014	à 92 ans
Marie-Louise DURANT, née ALIX	Saint-Igny-de-Roche	05/11/1921 - 10/01/2014	à 92 ans
Marie-Louise LABOURET, née ALIX	Saint-Igny-de-Roche	18/03/1922 - 12/06/2014	à 92 ans
Joseph THIVEND, ép. JUGNET	Dijon	12/03/1922 - 18/01/2014	à 91 ans
Ernesta MEYER, née BERTOLLO	Lyon	06/07/1922 - 10/01/2014	à 91 ans
Clémence CHAVANON, née DUVERNAY	Maizilly	17/08/1923 - 03/08/2014	à 90 ans
Yvonne CHABUET, née RAMBERTON	Maizilly	14/03/1927 - 03/05/2014	à 87 ans
Anne-Marie BENGLER, née ?	Chauffailles	20/04/1927 - 18/01/2014	à 86 ans
Jeanne LAMURE, née CLAUDE	Mussy	20/07/1927 - 08/01/2014	à 86 ans
Emelia DESVERCHÈRE, née ACCARY	Mars	22/12/1927 - 22/07/2014	à 86 ans
André NARBOUX, ép. CHARNAY	Gibles	24/03/1934 - 31/07/2014	à 80 ans

## Parmi les apparentés coublandis résidant hors de Coublanc (5)

Joseph GRISARD	Cadollon & Andrézieux	28/06/1924 - 05/05/2014	à 89 ans
Andrée PERRAS née MONNERY	Belmont	28/06/1928 - 23/02/2014	à 85 ans
Antoinette GUILLAUME née BERTHIER	La Favrie & Sceaux	21/12/1929 - 18/07/2014	à 84 ans
Liliane CAUDIEU	Annet-sur-Marne	27/04/1931 - 29/10/2014	à 83 ans
Tom CAPRON	Les Bys	30/01/1992 - 15/08/2014	à 22 ans

## Nos condoléances aux familles dans la tristesse

### Hymne de la mort

Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable !  
Rien au monde par toi ne se dit perdurable ;  
Mais, tout ainsi que l'onde à val des ruisseaux fuit  
Le pressant coulement de l'autre qui la suit,  
Ainsi le temps se coule, et le présent fait place  
Au futur importun qui les talons lui trace.  
Ce qui fut, se refait ; tout coule comme une eau,  
Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau ;  
Mais la forme se change en une autre nouvelle,  
Et ce changement là Vivre au monde s'appelle,  
Et Mourir, quand la forme en une autre s'en va...

Mais notre âme immortelle est toujours en un lieu  
Au change non sujette, assise auprès de Dieu,  
Citoyenne à jamais de la ville éthérée,  
Qu'elle avait si longtemps en ce corps désirée.  
Je te salue, heureuse et profitable Mort,  
Des extrêmes douleurs médecin et confort !  
Quand mon heure viendra, Déesse, je te prie,  
Ne me laisse longtemps languir en maladie,  
Tourmenté dans un lit ; mais, puisqu'il faut mourir,  
Donne-moi que soudain je te puisse encourir,  
Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon Prince,  
Navré d'une grande plaie au bord de ma province.

Ronsard (XVI<sup>e</sup> siècle)

# Liste des Anciens

Les listes qui suivent ne correspondent pas exactement aux données de l'état-civil. Quand un Coublandi est obligé de quitter la commune, il n'est pas rayé automatiquement de nos listes. Mais, bénéficiant en général d'un cadeau dans la commune où il s'est installé, il ne recevra plus le cadeau des Coublandis, mis à part la revue.

Quatre d'entre vous, dont les noms sont écrits en italique, vivent à la Maison des Anciens de

Coublanc (MA). En italique aussi, le nom du hameau d'origine de ceux qui ne résident plus à Coublanc. Nous indiquons la ville ou le village où ils se trouvent à notre connaissance.

Par ailleurs, deux dames ont refusé de figurer dans notre liste...

Si nous avons commis des erreurs, nous vous prions de nous les signaler, pour que nous les corrigions l'an prochain. Merci.

Née en 1909	Marie-J. BRISSAUD	Cadolon	
Née en 1917	Marie-Rose DÉAL	L'Orme	<i>Belmont</i>
Nées en 1919	<i>Marguerite AUCLAIR</i> Germaine LAMURE	<i>Cadolon</i> L'Orme	<i>MA</i> <i>Saint-Igny-de-Roche</i>
Nés en 1921	Maria AUCLAIR Juliette BUCHET Clotilde FOREST Renée RONDEL Yvonne VILLARD	La Place Le Bourg La Place <i>Le Bourg</i> La Place	<i>Chauffailles</i>
Nés en 1922	Maurice BARRIQUAND Jacques RONDEL	Montbernier <i>Le Bourg</i>	<i>Chauffailles</i>
Née en 1923	Andrée CHERVIER	Les Génillons	
Nés en 1924	Germaine BERTHIER Marie-Rose CHEVRETON Germaine COLLONGE	L'Orme La Place Cadolon	
Nées en 1925	<i>Simone BOUCHERY</i> Marie LACÔTE	<i>Le Bourg</i> Montbernier	<i>MA</i>
Née en 1926	Marie-Laure CHASSIGNOLLE	Cadolon	
Nés en 1927	Jeanne BERTHIER Gisèle MATHERON Maurice VOUILLON	La Roche Les Genillons L'Orme	
Nées en 1928	<i>Jeannine LARUELLE</i> <i>Juliette VOUILLON</i>	<i>Montbernier</i> <i>L'Orme</i>	<i>MA</i> <i>MA</i>
Nés en 1929	Jeannine DEQUATRE Augustin GRAPELOUP Louis LAURENT	La Charmaillerie Bonfond La Charmaillerie	
Nés en 1930	Claudien ACCARY Simone ALLOIN Madeleine BARRIQUAND Germaine DÉCHAVANNE Jean LARUELLE Marie-Louise LAURENT Hélène NEVERS Marcelle PERRIN Germaine SAMBARDIER	L'Orme <i>La Bourgogne</i> Montbernier <i>La Place</i> Montbernier Charmaillerie <i>Cadolon</i> Cadolon La Croix du Lièvre	<i>Charlieu</i> <i>Chauffailles</i> <i>Briennon</i>
Nés en 1931	Maurice ACCARY René DANTON Zahara ASKI	Le Foron Cadolon Le Perret	

Nés en 1932	Geneviève CROZET Marie-Antoinette DEMONT Odette GRAPELOUP Jean MERCIER Urbain PANAFIEU	Cadolon Les Genillons La Place La Serve Les Remparts
Nés en 1933	André BUCHET Bernard BUCHET Claude CHAMBONNIER Jeanne CHAMBONNIER Suzanne DANTON Raymonde DÉCHAVANNE Georgette FAYOLLE Henri VAGINAY	La Place Croix du Lièvre Cadolon Cadolon Cadolon Montbernier Bois Gauthay Bois Gauthay
Nés en 1934	Monique MATHERON Josette PANAFIEU Georges PIQUAND Albert PROVILLARD René VERMOREL Simone VERMOREL	Les Genillons Les Remparts Montbernier Carthelier Cadolon Cadolon
Nés en 1935	Marie AUBONNET Jean VERNAY Simone RODRIGUES	Cadolon Cadolon Cadolon
Nés en 1936	Marie BERTILLOT Maurice BERTILLOT André BOURDON Josiane GONDARD Joseph LACÔTE Colette PIQUAND Jean POYET	Cadolon Cadolon Le Perret La Grande Terre Le Bourg Montbernier Montbernier
Nées en 1937	Josette CHAVANON Gabrielle PREHER Marie-France VERNAY	L'Orme Terre des Chambres Cadolon
Nés en 1938	Jean BERTHILLOT Anne-Marie BUCHET Yvonne MERCIER Hubert SAUVAGE	Le Perret Croix du Lièvre La Serve Les Pins
Nés en 1939	Nicole BERTHILLOT	Le Perret
	Roland CHAVANON Roger COMACLE Marc CROC René GONDARD Madeleine LACÔTE Marie-Josèphe MOINE Robert POIZAT	L'Orme La Bourgogne Cadolon La Grande Terre Le Bourg Cadolon Carthelier



On peut ajouter à cette liste des personnes depuis longtemps en résidence secondaire à Coublanc, parfois inscrites sur les listes électorales, ou répertoriées par nos listes précédentes, ou même qui écrivent dans notre revue. Nous en retrouvons chaque année. Si vous connaissez d'autres personnes dans leur cas, ayez la gentillesse de nous le faire savoir...

Né en 1921	Félix VAGINAY	<i>L'Orme et Tassin</i>	
Né en 1925	Pierre BERTHIER	<i>Lyon et La Place</i>	<i>TSVP</i>

Née en 1925 Célestine BARRIQUAND-DINET  
 Nées en 1928 Renée BERTHIER-LAPLANCHE  
 Claude BELLON  
 Né en 1929 Roger FOUILLANT  
 Cécile VAGINAY-DRUÈRE  
 Né en 1932 Jean GAVET  
 Nés en 1933 Gaston BENHAMOU  
 Jean-Claude DUCLAY  
 Geneviève LACÔTE

*La Place et Charlieu  
 La Faverie et Fontenay-sous-Bois  
 Le Moulin de l'Orme et Lyon  
 Le Foron et Roanne  
 L'Orme et Tassin  
 Le Bois Gauthay et Roanne  
 Les Épalis et Aubervilliers  
 L'Orme et ?  
 Cadolon et Roanne*



Le Comité du Noël des Anciens, qui a préparé le cadeau 2014 ainsi que cette revue 2015, est composé de Bernard Berthier (président et rédacteur de la revue *En ce Temps-là*), Marie-Thérèse Jarroux-Chavanon (trésorière), Cécile Bailly, Danielle Berthier-Duperron, Anne-Marie Déal, Renée Druère et Denise Déal.

Nos subsides proviennent pour une part des anciens eux-mêmes lors de la distribution du colis, et de particuliers à l'occasion d'événements familiaux (qu'ils en soient chaleureusement remerciés) ; mais pour l'essentiel du CCAS de Coublanc, donc de la commune. Nous avons aussi reçu des contributions volontaires pour encourager le colis et la revue *En ce Temps-là*.

## Points de vente des numéros 2014 et 2015

- Paulette Allemand et Didier (café-épicerie de Coublanc)
  - Coiffure Sylvie à Cadollon
  - Brigitte et Bruno Chevreton (boucherie à Chauffailles)
  - Maison de la Presse (Chauffailles)
  - Chantal et Georges Galvez (Librairie Gribouille à Chauffailles)
  - Aurélie et Jérôme Besançon (boulangerie de Saint-Maurice)
  - Le bar - restaurant de Tancon
  - Ginette et Philippe Desmurs (garage de Maizilly)
  - Pierre Zeimetz (épicerie de Saint-Igny)
  - Louis-Frédéric Blanchardon (épicerie de Mars)
  - L'épicerie d'Écoche
  - Maison de la presse à Charlieu (Étienne Hertzog)
  - Patricia Demont à Charlieu
- Un grand merci à ces diffuseurs bénévoles !  
 Nous comptons sur eux et éventuellement  
 sur d'autres nouveaux pour ce numéro 2015 !***

\*\*\*\*\*

Ce numéro 20 a été conçu et composé par Bernard Berthier et le Conseil d'administration de l'association du Noël des Anciens de Coublanc, avec l'aide, pour la relecture, la recherche et la fourniture de documents, de photos anciennes et de souvenirs, de Marie-France Jacotey, secrétaire de la mairie de Coublanc, Danielle Berthier-Duperron, Marie-Thérèse Jarroux-Chavanon, Renée Druère, Anne-Marie Déal, Geneviève Le Hir, Marie-Jo Dufour, Marie-Christine Isnard, François Millord, Martine Berthier, Madeleine Barriquand, Simone Bouchery, Annie et Bernard Buchet, Régis Déal, Claude Latta, Claude Franckart et Coublanc-71, Madeleine et Maurice Barriquand, Marie-Laure Chassignolle, François Chavanon, Ginette Crozet, Jean Lautrey, la famille Traverso, Germaine Sambardier, Henri Vaginay, Joëlle Courot et Lionel Simond avec les enfants des écoles. Photo du vitrail par Mélanie Berthier. Dessin de couverture de Nadège Demont. Aux uns et aux autres nos remerciements.

Voir l'ensemble des « Crédits iconographiques » à la page 3.

\*\*\*\*\*

# Maurice Crozet

## le maréchal de Cadolon

par *Ginette Crozet*



Maurice Antoine Crozet est né à Écoche le vendredi 15 février 1929.

Ses parents habitaient une maison à Juin, en descendant la petite route vers l'ancienne scierie Danière et le hameau du But. Son père, Pierre, disait souvent : « J'ai une femme, quatre gosses, quatre vaches et quatre métiers à tisser ». C'était bien résumer sa vie. Il était né à Écoche le 20 juin 1900, avait commencé son service militaire en mars 1920 dans le 23<sup>e</sup> RI de Bourg-en-Bresse, puis était passé dans les zouaves en décembre ; on considère qu'il a fait la campagne du Maroc de mars 1920 à janvier 1922. Enfin il avait été versé, dans la réserve, dans le 99<sup>e</sup> RI de Lyon. Puis il avait épousé Anna Auberger, née en février 1898 à Belmont. Elle était la tante de Rémy Auberger, de la Faverie. Pendant que Pierre vaquait au travail de la petite ferme, avec quelques vaches, une jument appelée Coquette et dans les alentours des terres à blé et à truffes, Anna tissait. Ils eurent donc quatre enfants, Claudette née le 4 juin 1926, Maurice né en 1929, Camille, née le 7 juin 1933, qui a épousé M. Forest, a vécu à Chauffailles et a tenu la boulangerie des Blés d'Or, et Gilbert, né en 1938.

### Maurice apprend la maréchalerie

Maurice a été à l'école de garçons d'Écoche jusqu'à 13 ans, en 1942. Il n'a pas passé son certificat d'étude. L'école ne lui disait rien, il la faisait buissonnière autant qu'il pouvait. Avec les copains, il aimait aller dénicher les nids, attraper les poissons. En rentrant de l'école, il s'attardait chez le vieux maréchal-ferrant, après l'ancienne poste, avant le chemin qui descend

vers la maison Monnet ; c'était sur son trajet quotidien ; il regardait passionnément. Avec sa sœur Camille, ils étaient pleins de vie, jouaient dans le foin. Tous deux aimaient le grand air. Camille a mal supporté l'année où elle a été mise chez les sœurs, à Belmont. Elle n'y est pas restée.

Maurice aimait la forge, le feu, les chevaux et les vaches. Il a pu réaliser son rêve, sa vocation : entrer à l'école technique de Néronde pour y apprendre le métier de maréchal. Il a été interne dans cette école deux ou trois ans. Dans les matières de culture générale, il appréciait surtout le calcul, très nécessaire au métier. En plus des cours, il allait pratiquer comme « stagiaire » chez le maréchal de Néronde.

Après ce temps d'école, il a trouvé une place d'apprenti chez un maréchal de Saint-Germain-Laval, M. Goutorbe. Il y a passé avec succès son CAP. Puis il est resté quelque temps comme ouvrier, avant de venir s'installer à Cadolon, en 1947, à 18 ans, là où sera plus tard l'atelier de mécanique de Maurice Bertillot. Il habitait chez ses parents à Juin, et venait à son atelier en vélo, par le chemin des prés. Il a gardé cet atelier jusqu'en 1962. Quand Maurice est revenu du régiment, le père Mathoux, maréchal-ferrant au Pont des Rigolles, qui déjà n'allait pas bien, lui a dit : « Je te vends tout mon matériel ». Maurice le lui a racheté.

### Service militaire et mariage

À 20 ans donc, il a dû faire son service militaire, qui à cette époque était d'un an. Il l'a fait à Brienne-le-Château, dans l'Aube, dans la caserne même qui fut celle du jeune Napoléon Bonaparte, et qui est désaffectée depuis les années 60, comme nous l'avons constaté dans un voyage du souvenir : elle est devenue un grand chenil ! Il a eu un capitaine sympathique, qui lui disait souvent : « Tu veux ton week-end ? Vasy ! ». Il avait aussi des permissions de longueurs variables, assez fréquentes. Il en profitait pour travailler, car il avait peur de perdre sa clientèle de maréchal débutant. Il ne l'a pas perdue, travaillant jusqu'au dernier moment avant de reprendre le train pour sa lointaine caserne, où il était aussi maréchal.

C'est à cette époque que nous nous sommes connus. Il avait 19 ans, j'en avais 16. J'étais de Saint-Igny, mais en fait ma famille (celle de Marius-Joseph Chassignolle) habitait au-delà du pont de l'Aron, une maison à gauche (aujourd'hui Thomas). J'allais souvent au cinéma de Cadolon : un monsieur Deveaux venait faire des projections dans la cabine désaffectée d'Hippolyte Tissier, équipée de chaises nombreuses, le samedi ou le dimanche. C'est aujourd'hui chez Mme Vieillot. C'est là que j'ai connu Maurice.

Nous nous sommes mariés le 7 avril 1951. Il avait 22 ans et j'en avais 19 (j'étais née le 5 janvier 1932). Nous avons d'abord vécu au But. Les parents Crozet y avaient une petite maison mitoyenne où habitait, dans



**Notre maison au But**

une pièce du rez-de-chaussée, la grand-mère Crozet. Il y avait de la place : « Installez-vous-y ! »

Moi, j'ai travaillé successivement à l'usine Lachize, qui tissait de la toile de parapluie, jusqu'à sa fermeture ; Armand Lachize, le fils, et sa femme Lucienne, une Alix, y habitaient. Plus tard, elle a servi au coquetier Popelin. Puis je suis allée à la Cotonnière, en bas de Cadolon, mais je n'y étais pas bien : il n'y avait que de vieilles mémés. Je suis passée à l'usine de Saint-Igny, qui produisait du linge de table. Après un changement de propriétaires (il y a eu successivement Démurger, puis Joffre, puis Guerry du Cergne, puis Doucet), je suis allée travailler à Belmont, à l'usine Bignon, où je me suis perfectionnée dans le tissage et l'ourdissage. J'avais une 2CV. J'y suis restée une quinzaine d'années, jusqu'à leur faillite en 1984. Puis j'ai travaillé chez Bochard, à Chauffailles. Je préparais aussi la comptabilité de mon mari, pour la présenter au comptable. Le problème était que les gens ne payaient pas tout de suite. Certains avaient un compte, et ne payaient que deux fois par an, ce qui était dur pour nous au début, quand nous n'avions pas beaucoup de réserves.

### **Une carrière à Cadolon**

Nous avons acheté la maison de Cadolon en 1962, l'année de la mort de ma maman. Elle comportait trois parties : nous avons acheté les deux parties de gauche, où personne n'habitait plus, aux Berthillot-Déal de Belmont, tandis que la partie droite était aux Montet de Chauffailles, beaux-parents de Robert Auclair, l'actuel propriétaire ; jusqu'à leur retraite, ils n'y venaient que les fins de semaines.

Dès cette époque, nous avons eu un apprenti, Michel Chassignol, de Belmont. Il avait 16 ans, au début, et nous l'avons gardé longtemps, plus de sept ans. Il mangeait à notre table, et c'était comme un second fils pour nous, l'aîné de cinq ans de notre Alain né en 1952. Il a passé son CAP à Mâcon, mais Maurice, qui pourtant recommandait Michel Chassignol, installé à Belmont, drainait trop de clients vers Cadolon. Le jeune Chassignol a arrêté le métier, et il est allé tra-

vailer dans l'usine de bobines de Belmont.

Il a duré un temps, au début qu'on était là, où le travail de Maurice consistait à ferrer les chevaux, les vaches et les bœufs. Puis, vu la diminution de ce travail avec le développement des tracteurs, durant deux ou trois ans, Maurice a beaucoup travaillé à la réparation des machines agricoles. Notre cour était remplie de charries, de barres de coupe, de faucheuses, de râteleuses en attente de réparation. Quand il a arrêté d'en tant faire, les gens se sont tournés vers Charnay, à Chauffailles.

En effet, les chevaux ont fait leur réapparition ensuite : mais ce n'était plus le même genre. C'était des chevaux de loisir. Ou des chevaux de course. Les Bignon, pour qui je travaillais, en avaient, et d'autres propriétaires, et ils venaient souvent le samedi.

Pour ce travail, Maurice se déplaçait aussi. J'allais avec lui. Nous partions le samedi matin, de très bonne heure ; il conduisait. Je prenais le volant au retour, très tard, quand il était épuisé par sa journée de travail dans la chaleur de la forge et parfois de l'été. En effet, il avait un atelier portatif agencé dans sa 2CV camionnette : une forge avec son charbon dans les débuts, puis à propane, son enclume portative, sa caisse à outils.

C'était les propriétaires qui devaient tenir les pieds des chevaux qu'il ferrait : « Un bon propriétaire doit savoir tenir les pieds de son cheval », disait-il. D'ailleurs, les chevaux sont beaucoup plus calmes que les vaches, si leur maître est avec eux pendant les opérations.





*Il faut d'abord enlever le mauvais fer...  
Photo Claude Fagé, 1987*

Nous allions jusqu'à Saint-Jean-de-Traizy, du côté de Montceau-les-Mines. Il y avait un club équestre, « Chante Renard », et les particuliers des alentours savaient quand le maréchal venait : ils lui amenaient leurs chevaux, souvent parce qu'ils boitaient. Maurice travaillait aussi pour le club de Nandax, une fois peut-être pour celui de Vougy.

Les possesseurs de chevaux venaient aussi à la maison. J'ai connu ainsi Marie-Christine Bignon, toute jeune, la sœur de M. Jean-Michel Prévost.

Maurice soignait aussi beaucoup de vaches. Elles boitaient : c'était signe d'un problème dans les sabots, de la présence de champignons. Il plaçait la vache dans le « travail », l'accrochait avec des courroies. Il avait des instruments pour curer le sabot et le pied, puisqu'à travers la corne, il allait jusqu'à la chair ; la plaie saignait et il en sortait du pus. Maurice plaçait dans le trou qu'il avait fait du coton qu'il imbibait d'un désinfectant bleu, la liqueur de Vilatte. Ce que j'ai pu en acheter, des paquets de coton ! Parfois, il mettait un fer dessus, provisoirement, pour permettre à la corne de repousser à l'abri. Il chauffait le fer et le posait sur le sabot, dont la corne brûlait en dégageant une odeur caractéristique.

### **L'amour des bêtes**

Il faisait vilain, quand les gens lui amenaient une bête avec des sabots à la corne trop longue ! Il fallait la couper. Il aimait les bêtes, depuis son enfance à la ferme, et il avait appris tout seul à les soigner. Il les aimait tant que nous avions quelques moutons dans le

pré derrière chez nous, et que l'un d'entre eux, dans les années 70, nommé Clovis, se sentait parfaitement chez lui dans notre cuisine, où il dormait entre les pattes du chien Poussette, quand il n'allait pas avec lui faire le tour du quartier.

Quand la corne des bêtes était trop large, Maurice la coupait autour du fer. Cela permettait au fer de mieux tenir. Avec des pinces et un marteau spéciaux, il enfonçait les clous. Presque chaque jour, des camions avec une ou deux vaches entraient dans notre cour. Il arrivait que des gens aillent voir le vétérinaire, qui leur disait : « Montez à Cadolon, chez le maréchal ».

Le travail était fatigant, et Maurice était réveillé tôt, soit parce que Louis Lauriot était déjà dans la cour à 5 h du matin avec ses bœufs qui charriaient du bois et appelait le maréchal pour un dépannage immédiat, soit que je parte au travail de très bonne heure, quand je faisais équipe. Dans ce cas, Maurice, qui avait attaqué dès 7 h, interrompait son travail vers 11 h du matin, pour dresser la table avant mon retour de l'usine.

Frapper, couper, clouer, c'était fatigant, et la chaleur de la forge pouvait inciter à boire. Du temps où il avait été dans son premier atelier, la camaraderie de grands « piliers de bar » et la proximité du bistrot tenu par Agnès Nevers l'avaient incité à aller boire avec eux, à leur invitation ; il s'était rendu compte qu'il était sur la mauvaise pente, en y allant tout le temps. Mais dès qu'il fut installé ici, il a volontairement changé d'habitude, il a refusé la chopine. Si quelqu'un disait : « On a apporté un canon », il répondait : « Non, non, vous allez le remporter ». Il avait toujours une bouteille d'eau à portée de la main. Mais, quand j'étais là, je préparais le café, et j'offrais même, à leur demande, de la saucisse aux clients – comme les Bignon.

Dès notre installation dans notre maison, nous avons eu le téléphone ; son numéro me reste dans la mémoire : 26 02 49. Il sonnait à l'atelier.

Maurice à la maison travaillait du grand matin au grand soir. Quand la maréchalerie lui laissait du loisir, il travaillait à la serrurerie et à la ferronnerie. Il s'y était mis dès le début, et avait progressé dans ces techniques. Dès 1947, il avait fait un modèle réduit mobile de charrue brabant. Il faisait des grilles de portes, des pentures, des marquises, des petites tables basses, des dessus de murs, sur lesquels on suspend des jardinières, des portails, des portillons, des objets décoratifs comme des oiseaux, des chouettes. Dans la maison, il m'a fait ma hotte de cuisine, un support de lavabo et ce dessous de plat, entre autres objets. Et une croix – une seule – derrière chez nous, et aussi des lutrins ou des chandeliers, pour l'église de Coublanc comme pour la plupart des églises des environs, Écoche, Saint-Igny...

Je lui disais, comme seul reproche : « Fais-y donc pas si lourd ! ». Il aimait que ce soit solide et imposant !





C'est souvent moi qui allais chercher les fournitures : les barres de fer, que je mettais sur le toit de la voiture, chez Tauty à Chauffailles, et de la quincaillerie chez Ducharme, à La Clayette. Mais quand c'était très lourd, il y allait lui-même.

Durant sa carrière professionnelle, il se faisait payer au forfait, pas au réel. Un

tarif était affiché à la porte de l'atelier. On le payait souvent de la main à la main, et cela a diminué sa retraite.

### Meilleur ouvrier de France

Une si belle carrière commencée si jeune lui a valu des récompenses. Nous avons demandé un dossier d'inscription au concours du Meilleur Ouvrier de France, concours qui a lieu tous les trois ans. Il faut proposer une œuvre et l'envoyer à Paris. Maurice a proposé trois fois de suite un panneau de fers à sabots, chaque fois amélioré.

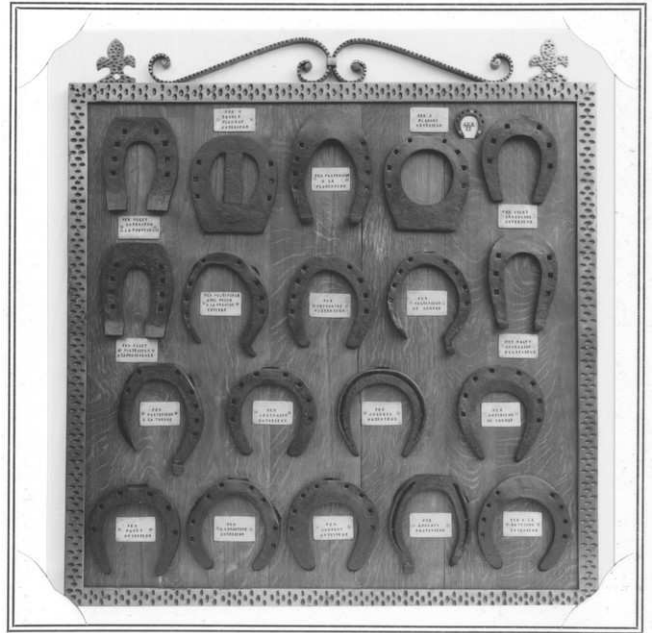


*Avec André Jarrot, ancien ministre*

En 1976, il a obtenu la médaille de bronze ; Maurice a été reçu par Chirac à la mairie de Paris ; le panneau de quinze fers est aujourd'hui dans l'escalier de la mairie de Chauffailles. En 1979, il a obtenu la médaille d'ar-

gent et raté la médaille d'or d'un demi-point à cause d'une soudure. Il a été félicité par le ministre Robert Boulin en personne deux jours avant qu'il soit assassiné (30 octobre 1979) ; le panneau est dans le musée des Meilleurs Ouvriers de France à Bourges. En 1982, il a reçu la récompense suprême, avec un panneau de bois préparé par Maurice Chavanon, encadré de métal martelé et décoré de dix-neuf fers avec des légendes gravées par lui-même sur des plaquettes métalliques dorées.

Pour chaque récompense, nous sommes montés à Paris, en train, à nos frais. Une fois, M. et Mme Lautrey sont venus avec nous. Nous avons retrouvé Roger Lathuillère à Paris. La remise des prix avait lieu à la Sorbonne, avec tous les ouvriers des différents métiers récompensés. Après, nous faisons un peu de tourisme, visitant des musées, le Château de Vincennes, etc.



### Une retraite écourtée

Le maire Jean Lautrey l'avait invité à participer au conseil municipal. Il a fait deux mandats, élu en 1977 et en 1983. Au début, il était réticent : « Je travaille



*Le maire de Coublanc Jean Lautrey offre un coq forgé par Maurice Crozet à M. Véron, patron de « Majorette » (1988)*

tard, disait-il, il faudra que je me lave, que je me change. » Puis il a vu que c'était possible, et il n'a pas été mécontent. Il prenait au passage Mireille Joly, secrétaire de mairie. Il allait aux réunions du syndicat d'électrification du Brionnais avec Alice Lachat.

Il a tenu à prendre sa retraite à 60 ans précisément : il avait bien assez travaillé. C'était le 15 février 1989. Cela ne veut pas dire qu'il n'a rien fait ensuite : il faisait des bricoles, il dépannait les gens qui venaient lui apporter une grappine à réparer : il emmanchait et soudait un bout de fer pour rallonger chaque doigt. Il faisait, souvent secondé de Gaston Déverchère, des démonstrations en public dans des fêtes agricoles, en



particulier à Chauffailles. Il fabriquait des bougeoirs, qu'il donnait en cadeau aux gens qu'on allait visiter.

Au début de sa retraite, nous avons fait deux voyages : l'un en Autriche, l'autre à Lourdes et dans les montagnes des environs. Plus moyen ensuite de le faire sortir de Coublanc, où ses loisirs étaient simples. Du temps où il travaillait, il prenait toujours comme repos le jour de l'ouverture de la pêche. À la retraite, il a pu s'adonner à son loisir favori. Il partait pêcher à 5 h du matin. « Tu m'apporteras à manger à midi ». Il m'a appris à pêcher, et nous pêchions ensemble l'après-midi. Nous allions dans le lac du Gazon, à Vauban, à celui d'Iguerande, à celui d'Écoche. Il pêchait aussi dans les rivières du voisinage, le jour de l'ouverture, parfois en semaine, quand il avait son apprenti pour tenir la boutique. Il aimait aussi jouer aux boules.

Maurice aurait aimé avoir au moins une fille. Mais nous n'avons pas eu d'autre enfant qu'Alain, né en février 1952. Alain, qui n'était pas du tout attiré par le travail manuel, est devenu professeur d'anglais et a fait sa carrière à Notre-Dame à Charlieu. Malgré la diffé-



rence des métiers, ils étaient très proches, et partageaient une passion commune, les boules lyonnaises. Ils ont fait énormément de concours ensemble. Par Alain, Maurice et moi avons eu le grand plaisir d'avoir trois petites-filles, pour lesquelles il s'est montré un bon grand-père. Il avait construit une calèche, et acheté un cheval, Nina, puis un autre, Ben-Hur, appelé simplement Ben. Il conduisait ses trois petites dans une calèche métallique qu'il avait construite, à La Place, à Belmont (d'où une fois il m'a fait peur en allant trop vite dans la descente). Il faisait un arrêt au bistrot d'Écoche, où il leur faisait manger leur banane assises tout contre lui. Elles s'en rappellent : la plus petite, Alexandra, avait 13 ans quand il est mort.

Malheureusement, en effet, en 1996, il a ressenti une difficulté à avaler – même un verre d'eau. « Ça ne peut pas descendre », m'a-t-il dit. Le docteur Iracane l'a traité pour les nerfs, sans conviction, puis lui a fait faire des examens : c'était le début d'un cancer de l'œsophage ; tout le reste allait bien. Était-ce dû aux

émanations toxiques de sa forge et des différents produits qu'il utilisait, aux fumées qu'il avait dû avaler ? Une difficile opération (le polype cancéreux était caché derrière l'estomac) n'a rien arrangé. Il est mort en 1997, trop tôt parti.

*Propos recueillis par B.B.  
auprès de Ginette Crozet, à Cadolon,  
les 27 mars et 3 novembre 2014.*



## Litanies

### des demoiselles à marier

Sainte Marie, faites que je me marie  
Sainte Claire, avec M. le maire  
Saint Gervais, avec le juge de paix  
Saint Macaire, avec le notaire  
Saint Clément,  
avec le receveur de l'enregistrement  
Saint Toucheur, avec le percepteur  
Saint Didier, avec le brigadier  
Saint Anatole, avec le maître d'école  
Saint Lucien, avec le pharmacien  
Saint Alexandre, ne me faites pas attendre  
Sainte Sylvie, j'en ai bien envie  
Saint Oreste, faudra-t-il que je reste ?  
Sainte Irénée, c'est moi qui suis l'aînée  
Sainte Madeleine, sortez-moi de peine  
Saint Pardoux, il me faut un époux  
Saint Étienne, d'où qu'il vienne  
Saint Yvon, qu'il soit beau garçon  
Saint Julien, qu'il se porte bien  
Saint Antoine, qu'il ait du patrimoine  
Saint Désiré, bien hypothéqué  
Saint Grégoire, qu'il n'aime pas à boire  
Saint Leu, qu'il n'aime pas le jeu  
Saint Éloi, qu'il n'aime que moi  
Saint Polydore, qu'il m'adore  
Sainte Félicité, qu'il fasse ma volonté  
Saint Laurent, qu'il soit constant  
Saint Lazare, qu'il ne soit pas avare  
Saint Narcisse, soyez-moi propice  
Sainte Marguerite, envoyez-le-moi bien vite  
Sainte Thérèse, j'en serai bien aise  
Saint Nicolas, je ne le tromperai pas  
Saint Boniface, que mon mariage se fasse  
Saint Augustin, demain matin

*Litanies transmises par Germaine Sambardier*

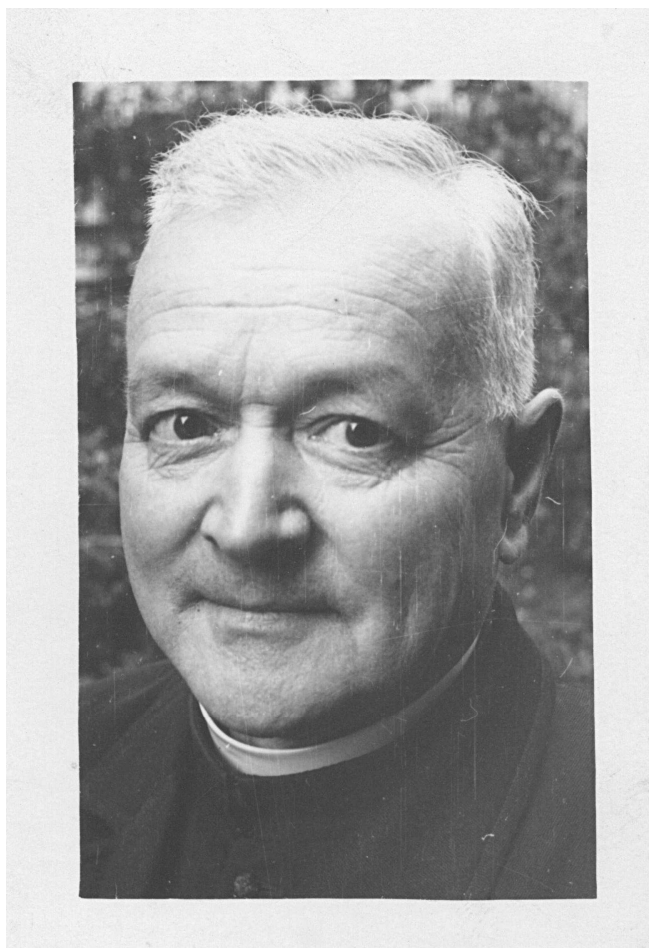
# L'abbé Barriquand

## Le vigneron de l'Orme

par *Bernard Berthier et alii*

Sur une idée de Maurice Vouillon

### Première partie



Beaucoup d'Anciens de Coublanc se souviennent, et Maurice Vouillon nous en a parlé le premier, de l'abbé Claude Barriquand, qui, au temps de sa retraite, venait fréquemment s'occuper de la vigne qui chauffait au soleil devant sa maison de l'Orme. Mais les souvenirs précis sont légers et rares. Nous avons cherché à en savoir plus en les complétant par des actes et des témoignages divers.

L'acte de naissance est instructif :

*L'an mil huit cent quatre-vingt-trois, le deux mai à deux heures du soir devant nous, Pierre Augustin Auclair, maire et officier de l'état-civil de la commune de Coublanc, canton de Chauffailles, arrondissement de Charolles, Saône-et-Loire, est comparu Barriquand, Barthélemy, aubergiste, âgé de vingt-neuf ans, lequel nous a présenté un enfant de sexe*

*masculin, né ce matin, à cinq heures et demie, de lui déclarant et de Marie-Célestine Chignier, son épouse, ménagère, âgée de vingt-six ans dans leur domicile conjugal, situé à la Raterie, hameau de Coublanc ; auquel enfant il a été donné les prénoms de Louis-Claude. Présents : Louis Chabert, âgé de quarante-trois ans, et Henri Buttet, âgé de soixante-six ans, cultivateurs, domiciliés à Coublanc, et non parents, nous avons dressé le présent acte que nous avons signé avec le déclarant. Les témoins ont dit ne savoir signer après lecture faite.*

Le prénom est donc officiellement Louis-Claude, mais on l'appelle en général Claude, voire Claudius. Sur sa tombe, est inscrit : « ABBÉ C. BARRIQUAND ».

### Une famille mobile

Barthélemy, né le 17 janvier 1854 à Coublanc, hameau de la Raterie, est ici déclaré aubergiste, ce qui est assez

étonnant, vu que son acte de mariage, le 4 octobre 1878, le déclarait

« maréchal ». Il est vrai que son père, Benoît, était cabaretier.

L'année suivante, à la naissance de son fils aîné Marie-Joseph, Barthélemy est déclaré

« forgeron », et le couple habite aux Rigolles.

Quand naîtra Nicolas, le troisième fils, le 19

août 1886, Barthélemy est « charron-forgeron », tandis que son épouse Marie-Célestine, née à l'Orme en 1856, est tisseuse. Le couple est retourné à la Raterie. Avec la capacité de menuisier qu'implique le métier de charron, tout cela fait beaucoup de cordes à son arc, mais il paraît que le vieux Barthélemy se targuait d'être aussi cultivateur (il avait un lopin de terre dans sa vieillesse à l'Orme), et se faisait fort d'être vétérinaire, et de ce fait dentiste... [J. Marnas]



*Barthélemy Barriquand, le père*

*L'abbé Claudius Barriquand était issu d'une famille d'Écoche. Son père, Barthélemy, y était maréchal-ferrant et ferrait les bœufs, les vaches et les chevaux. (M. Vouillon)*

Maurice Vouillon, comme le faire-part de décès avec le résumé de sa carrière ecclésiastique, nous dit que la famille de l'abbé était d'Écoche ; il n'a pas tout à fait tort : Barthélemy et Marie-Célestine, avec leurs enfants, quittent la Raterie et vont s'installer au Bourg d'Écoche, entre 1886 et 1890, année au cours de laquelle le petit Nicolas y est mort, le 28 juillet, à moins de quatre ans. Au recensement de 1901, la famille est réduite à trois unités : le père, forgeron à son compte, la mère, tisseuse à domicile, et notre Claude, âgé de 17 ans, devenu le benjamin de la famille.

## Joseph, le frère aîné

Où est passé l'aîné, Joseph ? Tout simplement, au Canada. L'école primaire d'Écoche était tenue par des frères maristes. On pouvait poursuivre ses études chez d'autres frères, à Notre-Dame à Charlieu. Il y avait aussi des maristes à Vauban, La Clayette, Ranchal et Thizy. On pouvait aussi, comme le fera deux ou trois ans plus tard Marc Jacquet, de Coublanc (Montbernier), partir à douze ans pour le juvénat de Saint-Genis-Laval. Toujours est-il que Joseph Barriquand a fait des vœux de profès temporaire chez les maristes, et il est devenu en religion frère Léon-Marcel.

Les maristes sont fondamentalement des enseignants, souvent en pays de mission : six fondateurs, sous l'autorité du frère Césidius, sont partis le 15 août 1885 pour le Canada. Ils vont très vite essaimer, à partir d'Iberville, tout près de Montréal. Vers 1898 ou 1899, notre Joseph est devenu instituteur dans le quartier de Saint-Vincent-de-Paul de la ville de Laval, qui jouxte Montréal. Peut-être exerce-t-il dans le fameux collège Laval, que les maristes viennent de fonder en 1888 ?

Au service de sa congrégation, c'est un homme mobile et habile. Ses supérieurs lui font confiance : durant deux années scolaires, de 1908 à 1910, il est envoyé comme directeur de l'école mariste Félix-Antoine Savard à Murray Bay (village aujourd'hui appelée la Malbaie), dans la province de Québec, à 150 km au nord-est de cette ville, sur l'estuaire du

Saint-Laurent.

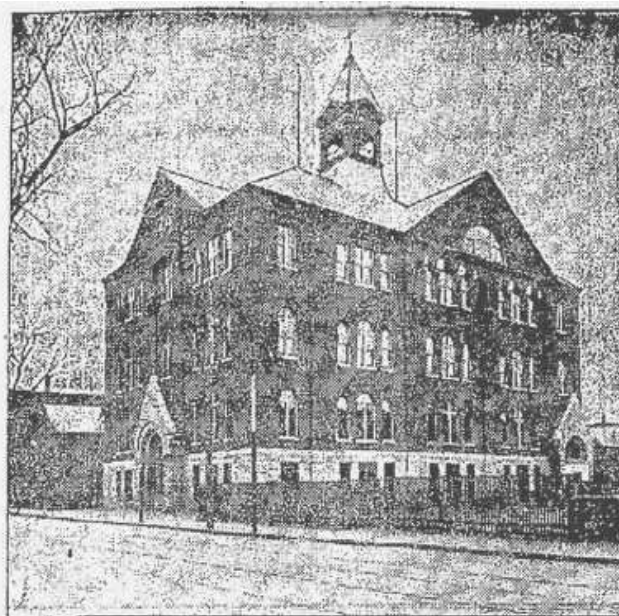
Nouvelle promotion en août 1910 : pendant deux ans, il va être le directeur du collège Saint-Joseph de Lowell, au Massachusetts. Beaucoup de Canadiens français sont installés dans un quartier de cette ville située à quarante kilomètres au nord de Boston. Pour développer leur enseignement en français, les maristes ont construit en 1892 un impressionnant bâtiment au 760 Merrimack street. Hélas, les autorités diocésaines imposent l'usage de l'anglais en classe. Il faudra que les frères suivent des cours d'apprentissage de l'anglais pendant les vacances d'été, notamment en 1904. À l'époque où notre ex-Coublandi en est le directeur, le collège compte mille élèves (des garçons), et seize professeurs qui enseignent le français, l'anglais, le latin, la sténo-dactylographie et même un moment le commerce, mais ce cours était trop coûteux à assurer. Les enseignants habitent à la fraternité mariste, non loin, entre Pawtucket street et Moody street. Le 15 août 1912, Joseph a cessé d'être le directeur, mais il est présent à la fête constitutive d'une association

d'anciens élèves. Il n'y sera plus l'année suivante et ne figure plus sur la photo des enseignants. En fait, il habite 28 Broadway dans la ville voisine de Haverhill, tout près de l'école Saint-Joseph, fondée par les maristes en 1903 et augmentée de nouveaux bâtiments en 1913 : on peut supposer qu'il y enseigne.

L'armée française l'a suivi pas à pas : jugé on ne sait quand ni où « bon pour le service », à vingt ans, il a été exempté en fonction de l'article 50 de la loi du 15 juillet 1889 : « En temps de paix, les jeunes gens qui, avant l'âge de

19 ans révolus, ont établi leur résidence à l'étranger, hors d'Europe, et qui y occuperont une situation régulière, pourront, sur l'avis du consul de France, être dispensés du service militaire pendant la durée de leur séjour à l'étranger. Ils devront justifier de leur situation chaque année. S'ils rentrent en France avant l'âge de 30 ans, ils devront accomplir le service actif prescrit par la présente loi, sans toutefois pouvoir être retenus sous les drapeaux au-delà de 30 ans. Ils sont ensuite soumis à toutes les obligations de la classe à laquelle ils appartiennent. S'ils rentrent après l'âge de 30 ans, ils ne seront soumis qu'aux obligations de leur classe. »

Cet éloignement de la mère Patrie fait que la fiche



*Le collège mariste Saint-Joseph de Lowell en 1910*



matricule de Marie-Joseph ne comporte pas de description physique : on ne peut donc pas le comparer physiquement à son frère. Heureusement, la famille nous a procuré une photo de lui vers 1918. Plus tard, en 1909, il est exempté deux fois de ses périodes d'exercice pour le même motif : « à l'étranger, hors d'Eu-

rope ». Il entre donc dans la catégorie de ceux qui vivent encore à l'étranger à 30 ans passés.

Mais le 31 juillet 1914, il habite rue de Nîmes, à Vichy. C'est à deux pas de l'école des frères maristes, qui va devenir plus tard et est encore le collège Saint-Dominique. Il est très probable qu'il y enseigne, ou qu'il compte y enseigner. Pourquoi ce retour en France ? Est-il las du Nouveau Monde ? A-t-il demandé à se rapprocher de sa famille ? A-t-il deviné l'approche de la guerre ? Ou ce retour à cette époque est-il une malheureuse coïncidence ? Il ne va pas échapper à la guerre, qu'il fera avec de petits grades, non sans peine, à cause d'une atrophie du pied gauche, et essentiellement dans l'artillerie.

Plus tard, à la sortie de la guerre, qui pour lui comme souvent pour les poilus s'est prolongée de longs mois après l'armistice, on le retrouve, en 1919 à Paris, 111 rue Ledru-Rollin, près du faubourg Saint-Antoine, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. Puis il s'est installé aux Bois de Colombes, sur la commune de La Garenne-Colombes. La commune de Bois-Colombes n'existait pas encore. L'ancien frère mariste s'était marié, le 5 mai 1918 d'après la généalogie familiale, c'est-à-dire lors d'une permission, comme bien des soldats l'ont fait ; le couple a eu une fille, Marcelle, née en 1924, qui a épousé un monsieur René Traverso. Ses petits-enfants Traverso se souviennent qu'après son séjour dans le « Nouveau Monde » et au retour de la guerre, Joseph était professeur d'anglais. Mais il n'en savent guère plus sur sa carrière, « comme s'il y avait eu occultation », écrit Michel Traverso.

Dans une circulaire des frères maristes du 25 décembre 1944, on lit, dans la liste des frères dont la communauté a appris le décès depuis un an : « F. Léon-Marcel, profès temp[oraire], Eisenach (Allemagne) – 15 juillet 1944 ». S'il s'agit bien de notre Joseph Barriquant, voilà d'étranges lieu et date pour la fin d'un parcours très aventureux. Mais Michel Traverso m'indique une autre date de décès de son grand-père : le 26 février 1954. L'annonce de la circulaire est donc mystérieuse.

## Première apparition de la maison de l'Orme

Revenons à Claude et à ses parents.

En 1906, tous les enfants ont quitté le nid familial. En 1911, les vieux parents vivent encore à Écoche, seuls. Mais c'est à l'Orme que meurt Barthélemy, père de Joseph et de Claude, le 20 octobre 1919. Anticipons, pour connaître cette maison de l'Orme :

*L'abbé avait, lui appartenant on ne sait comment, peut-être par héritage, une maison à Coublanc, à*



*Façade est de la maison de l'Orme dans son état actuel*

*l'Orme, au-dessus de la nôtre (celle de Jean Chervier). (M. Vouillon)*

On se souvient que Marie-Célestine était née à l'Orme. Le recensement de 1921 montre que la veuve de Barthélemy habite seule dans l'un des deux appartements d'une maison de l'Orme (mais était-ce sa maison natale ?) dont l'autre appartement (côté chemin, ou nord) est occupé, au moins depuis 1911, par Louise Sirot, née en 1874. En 1911, le premier appartement était occupé par Mariette Goujon, veuve d'André Auclair. Cette dame est morte en 1915 à l'âge de 80 ans. C'est donc entre 1915 et 1921 que le couple des parents de notre abbé a acheté ou investi la maison de l'Orme où Claude viendra à la « retraite ». En vis-à-vis de la façade principale, donnant à l'est, percée de deux portes d'entrée correspondant aux deux logements, est une bâtisse qui a dû servir d'atelier de charron, à moins que le vieux Barthélemy n'ait utilisé l'étable, derrière la maison (côté ouest). En 1926, la maison est occupée par les mêmes seules habitantes, la veuve et la vieille fille. En 1931, Louise Sirot – tante d'Anna Devaux – habite encore l'Orme, mais peut-être pas dans la même maison. La pauvreté la réduira ensuite, au temps de la guerre de 40, à se faire bonne du curé Jodon de Saint-Laurent-en-Brionnais. Marie-Célestine est partie, on verra où plus loin. Elle meurt en 1939 et rejoint son mari dans une tombe au cœur du cimetière de Coublanc, proche de celles des autres curés.

Revenons à Claude lui-même. Il a donc fait ses études à l'école d'Écoche, très probablement. A-t-il déjà la vocation ? Est-il encouragé par Jean-Étienne Seytre, le curé d'Écoche de 1872 à 1901, comme le fut certaine-

ment son puîné de cinq ans, le futur abbé Larue, célèbre résistant ? Voici Claude interne au petit séminaire de Saint-Jodard, où il se prépare au baccalauréat. Il est probable aussi qu'il a eu une bourse du service diocésain des vocations. En 1901, il est en classe de Rhétorique (équivalent de notre première). La scolarité à Saint-Gildas s'arrête à cette classe. Pour la « philosophie », équivalent de notre terminale, Claude a dû aller, vraisemblablement, au séminaire Saint-Jean (Institution Leidrade), à Lyon.

## Vie militaire

Le futur abbé a été recruté avec le matricule 858, il a été jugé bon pour le service, il arrive au corps (le 98<sup>e</sup> RI de Roanne) le 14 novembre 1904, fait une année de service, puis est dispensé du reste, selon l'article 23, en tant qu'élève ecclésiastique, sans doute au séminaire à Lyon. Cela lui économise deux années supplémentaires de service militaire. En effet, sont dispensés, entre autres « intellectuels », « les jeunes gens admis, à titre d'élèves ecclésiastiques, à continuer leurs études en vue d'exercer le ministère dans l'un des cultes reconnus par l'état. En cas de mobilisation, les étudiants en médecine et en pharmacie et les élèves ecclésiastiques sont versés dans le service de santé. »

On le décrit ainsi, vers ses vingt ans : cheveux et sourcils bruns, yeux roux, front découvert, nez petit, bouche moyenne. Taille 1,74 mètre. On lui attribue le degré d'instruction générale 3. Seulement ? C'est à ne pas y croire : il connaît probablement le latin et le grec, ou, en tous cas, il va les apprendre à fond.

Claude Barriquand vit à Lyon : en 1905, il loge et étudie au grand Séminaire Saint-Irénée, 21 rue des Farges, dans un superbe bâtiment qui est aujourd'hui le lycée Saint-Just, non loin de l'église des Macchabées. L'année suivante, il demeure au 39 de la même rue.

Sa vie militaire se complique : il a perdu ses droits à la dispense (art. 23) pour n'avoir pas produit en 1907 le certificat modèle A, par application de l'article 25 de la loi du 15 juillet 1889. Mais le service militaire a été raccourci à deux ans, en 1905, et peut-être a-t-il pu réparer sa mégarde : il semble que Claude n'a dû accomplir que deux périodes d'exercices de quatre semaines dans la 13<sup>e</sup> section d'Infirmiers militaires à Vichy, en septembre 1907 et en septembre 1912.

En 1909, il loge au 14 chemin du Grand Roule à Sainte-Foy-lès-Lyon : une école mariste qui deviendra le Séminaire des Missions d'Océanie.

Il est enfin ordonné prêtre le 29 juin 1909 et son premier ministre le ramène à Charlieu : à la rentrée de 1909, il est professeur à Saint-Gildas. Il le restera jusqu'en 1930, avec la coupure, évidemment, de la guerre.

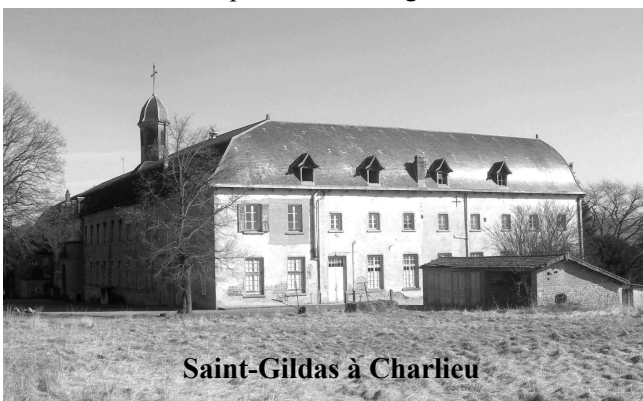
Car la mobilisation générale du début d'août 1914 ne l'épargne pas : il arrive au corps (son régiment de

Roanne, cantonné à la caserne Werlé) le 5 août 1914. En juin 1915, il passe au 53<sup>e</sup> Régiment d'artillerie par décision du Général commandant le 13<sup>e</sup> Corps d'armée. Il sert à l'intérieur. Mais, brigadier depuis le 1<sup>er</sup> avril 1917, il est à nouveau muté, au 274<sup>e</sup> Régiment d'artillerie, le 1<sup>er</sup> juin 1917. On l'envoie sur le front d'Orient, comme une trentaine d'autres Coublandis dont Rémy Berthier (cf. revue 2014). Il fait pour de bon la guerre vers le lac Ochrida (Macédoine). Sa nomination au 54<sup>e</sup> Régiment d'artillerie – régiment lyonnais – le 2 août 1918 favorise son rapatriement. Il sert à l'intérieur, de nouveau. Il est envoyé en congé illimité de démobilisation le 20-3-1919 par le 14<sup>e</sup> section d'Infirmiers, rue des Écoles à Charlieu, où il retrouve son poste à Saint-Gildas.

Il recevra la médaille commémorative d'Orient le 10 mars 1936 et la médaille commémorative serbe le 26 mai de la même année.

## Professeur à Saint-Gildas (Charlieu)

L'histoire de l'institution « Saint Gildas » a débuté à Saint Jodard, village de la Loire dont ce saint est le patron, en 1796. Après diverses péripéties tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Romagny, qui fut un des professeurs de Claude Barriquand, doit évacuer, le 23 décembre 1906, les locaux devenus propriété de l'État, suite aux lois de séparation de l'Église et de l'État.



Saint-Gildas à Charlieu

C'est alors que le petit séminaire de Saint Gildas arrive provisoirement à Belmont-de-la-Loire, où il s'installe le 23 janvier 1907, chez les sœurs du Verbe Incarné, dans leur bâtiment désert, car elles aussi ont été chassées par les lois susdites. Mais les sœurs de l'Enfant-Jésus, chassées elles aussi de leur maison de Claveissolles, doivent récupérer les locaux de Belmont, pour y enseigner en habits séculiers, ce qu'elles font à l'automne de 1909, créant le pensionnat Jeanne d'Arc.

Dans la même époque troublée, les Ursulines de Charlieu ont été expulsées en 1906. Un industriel de Charlieu rachète les bâtiments et les met à la disposition du diocèse. Saint Gildas peut donc s'y installer. Claude Barriquand y est appelé comme professeur dès cette première rentrée d'octobre 1909. En 1912, il est professeur d'Humanités, c'est-à-dire de la classe de seconde.

*On sélectionnait quelques prêtres. On leur demandait de préparer une licence. Puis on les nommait dans ces petits Séminaires. Le Père Barriquand a terminé sa carrière à Saint-Gildas comme professeur de « rhétorique », c'est-à-dire de la classe de première. Le P. Barriquand a certainement enseigné « les lettres » = latin, grec, français. C'était l'apanage du professeur principal. (Père Bruno Bataillon, Lyon)*

À Saint-Gildas, Claude a eu pour collègue Jean Duperray, qui était en fait le directeur spirituel, et qui fut plus tard, entre 1949 et 1957, évêque de Montpellier.

D'autres témoignages parlent de sa bonté, à la limite de la simplicité. Il semble qu'il était un peu chahuté par les élèves. Quel enseignant n'a jamais été indemne du dévouement des élèves ? Écoutons Louis Micolon :



*Saint-Gildas à Charlieu*

*« Le très cher père Barriquand, dont le cœur était tout en or, eut un jour un mot sublime. Quelqu'un, était-ce moi, je ne me souviens plus, lançait des bourrons de papier sur le tableau, un excellent passe-temps, comme chacun sait, et lui : "Arrêtez-vous de faire ces gestes, on pourrait croire que vous lancez des bourrons de papier sur le tableau !" Ce "on pourrait croire" est admirable, mais si je me souviens bien, ce jour-là, il avait vu, tandis que le jour où Était lui alluma une bougie sur le bout du soulier, il ne vit bel et bien rien du tout. »*

Une association d'anciens élèves, « l'Union gildarienne » dotée d'un bulletin, a été créée en 1928. C'est dommage qu'elle ne soit pas plus ancienne, parce que l'on en saurait plus sur les années 1919-1928. En février 1929, Claude est secrétaire du conseil de cette Union gildarienne. Pour les deux dernières années de sa carrière, on connaît les noms des collègues et des élèves de Claude. On apprend aussi, dans un mot écrit par un confrère à l'occasion de son départ pour Violay, que notre Coublandi était « un fervent alpiniste ». Il devait profiter de l'été pour faire des séjours en montagne. Avec humour, on le félicite d'être nommé dans sur une paroisse où se situe le mont Boussuivre, couronné par la tour Matagrín, à plus de 1000m d'altitude... Ses petits-neveux possèdent des plaques photo-

graphiques de paysages de montagne, qui confirment cette passion.

Autre témoignage sur cette époque charnière, celui du chanoine Jean Marnas, écrit juste après la mort de notre Coublandi : « Il nous semblait bien pourtant qu'au professorat, il aurait préféré le ministère. Pendant des années, n'assura-t-il pas en même temps que sa classe le rôle de vicaire bénévole à Vougy ? Et c'est avec plaisir qu'il devient d'abord curé de Violay, que plus tard il dut quitter avec regret pour obéir à l'autorité diocésaine lorsqu'elle lui confiait l'importante paroisse de Saint-François, à Saint-Étienne »

Pourtant, Claude restera très attaché à Saint-Gildas. En juin ou juillet 1934, notre abbé, alors stéphanois, mais nostalgique de Saint-Gildas, participera à la sortie du « grand congé », c'est-à-dire de la fin de l'année scolaire. Le séminaire s'est transporté en autocars à Belmont, a gravi le Tourvéon, puis est allé pique-niquer aux Écharmeaux. Retour à Charlieu par le Cergne.

## Curé de Violay



Succédant au curé Perret, Claude Barriquand dessert trois ans cette paroisse du diocèse de Lyon et de l'arrondissement de Roanne. De cette époque, je n'ai guère pu trouver de souvenirs. Le directeur du petit musée de la ville, M. André Chazot, n'a pas réussi à retrouver de trace du passage de notre Coublandi dans son village.

*Germaine Lamure se souvient que, quand elle était gamine entre 1930 et 1933, Joséphine Chervier (mère de Juliette Vouillon), Marie Déal et Anna Devaux ont été avec elle à Violay, dans le taxi peut-être de François Ginet, pour rendre visite à l'abbé. (Germaine Lamure).*

Suite et fin dans la revue 2016

Remerciements à Michel Auvolet, Bruno Bataillon, Yves Bergeron, Denise Berthier, Henri Chartier, André Chazot, Renée Druère, Marie-Jo Dufour, Claude Franckart, Michel Fusy et « Ceux du Roannais », Antoine Girardin, Étienne Hertzog, Germaine Lamure, Geneviève Le Hir, Bernadette Martel, Gervais Morel, Maurice Negro et Mme, Roland Saussac, Christian, Danielle et Michel Traverso, Juliette et Maurice Vouillon.



# Courrier des lecteurs

## des numéros de 2013 et 2014

Le conte de l'Aron (2013)

Génial, savoureux ! Bravo au traducteur !

*Lionel Simond (Tancon)*

J'ai été très intéressé en particulier par l'article sur René Berthier, le fondateur d'Okapi. J'aime bien tous les "récits de vie" que comporte la revue. Et j'ai imaginé Clotilde Dejoux au moment de l'incendie de la sacristie. (2013)

*Claude Latta (Montbrison)*

Comme tous les ans, *En ce temps là* est pour moi comme un cadeau. C'en est un aussi pour beaucoup de Coublandis. Donc merci, ne change rien, et continue autant que tu pourras !

*Gérard Vaginay (Arthez-de-Béarn)*

Ces documents entretiennent à juste titre la mémoire de la communauté villageoise. Les témoignages du passé sont précis et émouvants ; ils évoquent les filiations et font revivre les conditions de vie et de travail, ainsi que les mentalités du temps passé. Ils nous font prendre conscience de l'ampleur et de la rapidité des mutations de notre société depuis les années 50. Ces références historiques et sociologiques sont vraiment éclairantes.

Les témoignages sont avantageusement complétés par des ouvertures culturelles, sur la Papouasie par exemple. Nous avons été particulièrement intéressés par le commentaire érudit sur le vitrail "Saint Raphaël et le jeune Tobie" ! Nous avons lu, non sans émotion, l'article qui évoque le souvenir du père Berthier, qui nous rappelle notre jeunesse. Nous avons apprécié, à l'époque, ses commentaires du dimanche matin ! (2013)

*Éliane et Serge Dontenwill (Commelle-Vernay)*

Je me permets de vous demander si vous avez oublié de m'envoyer la revue *En ce Temps-là 2014* que j'attends pour sa lecture et qui me rattache à Coublanc ou si la poste l'a égarée... ou kidnappée pour la lire...

La richesse que je trouve à sa lecture me manque...

*Claude Bellon (Caluire)*

Un grand merci de m'avoir envoyé ce n°2014 de *En ce Temps-là* – que j'ai lu avec grand intérêt.

L'histoire des poilus m'a impressionnée par la contribution d'un village dans la guerre de 1914. Votre revue l'a peut-être fait découvrir à des plus jeunes.

Sans compter le courage de ce jeune Coublandi Jules Dubuy, qui est parti missionnaire en Papouasie. Son récit de voyage et sa vie pour aller porter l'évangile et y laisser sa vie, quelle histoire !

Ce numéro m'a fait l'effet d'être encore plus passionnant et certains de Coublanc en ont appris sur les anciens qu'ils connaissaient à peine. Encore merci de me tenir encore plus attachée à Coublanc.

*Claude Bellon (Caluire)*

Pensez à m'apporter deux exemplaires !

*Geneviève Lacôte (Roanne)*

**Merci à nos lecteurs!**

# Tous nos poilus

## morts en 1915

Nous continuons le travail de mémoire entamé l'an dernier. Nous savons la difficulté de lire ces biographies, que le manque de place nous oblige à tasser, et cette année, à écouter sur cette version « papier ».

Car nous avons disposé de plus de documents et de temps de travail que l'an dernier. Les archives départementales (pour nous, de la Loire et de la Saône-&-Loire) ont rendu les « fiches matricule » des soldats de 14-18 (entre autres) accessibles. D'où les descriptions physiques.

Aussi ne présentons-nous qu'une partie des biographies de nos poilus morts pour la France. Le lecteur désireux d'en savoir beaucoup plus devra se reporter au site Coublanc-71, en allant chercher les renseignements par nom de soldat. J'ai gardé ici plutôt les éléments concernant la famille et l'allure des hommes, ne disant qu'un mot de leur carrière militaire.

Tous les soldats énumérés sont MPLF (« morts pour la France »).

Sauf précision, nos soldats sont des « deuxième classe ».

Le détail des médailles reçues est sur le site Coublanc-71.

MC : Monument de Coublanc.

L'hiver 1914-1915 voit l'enlèvement des deux armées dans leurs tranchées. Mais le général Joffre ne s'en satisfait pas. Il veut reprendre l'offensive vers la plaine d'Alsace. Plusieurs attaques successives, le 13 et le 25 décembre 1914, le 3 et le 7 janvier, vont faire quantités de victimes, pour aboutir à un échec. Le commandement reviendra à une guerre de position... jusqu'aux boucheries de mai et de l'automne.

### Les tueries de l'hiver 1915

1. Quand il épouse Marie-Élise Damas, une jeune fille de la Raterie, le jeudi 23/1/1913, **Raymond-Antoine Desmurs** ne sait pas que sa vie conjugale sera fort courte : moins de deux ans. Il est né le 1/10/1885, à Coublanc, au hameau de Charmaillerie, de Jean-Marie, cultivateur et tisserand, âgé de 40 ans, et d'Antoinette Denis, tisseuse et ouvrière en soie, âgée de 41 ans. Il est le dernier d'une fratrie de 8 enfants, dont 3 seulement auront une vie d'une longueur normale, les autres décédant à 28, 4, 17 et 15 ans. Selon les descriptions de sa fiche matricule, il mesure 1,68m, a les cheveux blonds, un visage ovale avec des yeux gris, le nez court et le menton rond. Il sait lire seulement (niveau 1). Raymond, qui, après son mariage [...] à Tancon, s'est installé comme tisseur au hameau de Fargeot à Tancon, va avoir 29 ans quand la mobilisation l'envoie dans les Vosges. Comme beaucoup de Coublandis, il avait fait son service militaire au 134<sup>e</sup> RI de Mâcon [...]. Mais c'est dans le 297<sup>e</sup> RI de Chambéry, qu'il est incorporé pour la guerre. [...] Une attaque est décidée pour le 7 janvier au matin. [...] Bilan de cette horrible journée : 67 morts, 196 blessés, 179 disparus. Notre Coublandi devenu Tanconnais est porté parmi les disparus. [...] Monument de Tancon.

2. **Eugène-Antoine Fargeat** est né aux Bys le 7/9/1882. Il est le fils de Joseph, né en 1844, et d'Étiennette-Marie Boireau, tisseuse, née en 1847.

Ses parents, entre 1869 et 1887, ont eu d'abord deux filles,

suivies de huit garçons, dont lui en huitième position dans la fratrie. Quatre de ces enfants ne dépassent pas l'âge de 2 ans. Les autres se marieront.

Pour on ne sait quelle raison [...] notre Fargeat part comme cultivateur à Villié-Morgon.

[...] Il effectue son service militaire au 159<sup>e</sup> RI, basé à Briançon, de novembre 1903 à septembre 1904. Au recrutement, on le décrit ainsi : 1,65m, cheveux châtain, yeux roux, visage ovale avec un nez moyen et un menton rond. Il possède une instruction primaire (niveau 3).

Son installation dans le Beaujolais n'empêche pas Fargeat de prendre femme au pays : il se marie, jeune, le samedi 25/11/1905, à Saint-Igny, avec Marie-Thérèse Lamure, qui est déjà sa belle-soeur. Et son petit frère Clément épousera une troisième fille Lamure... Bonne idée : pas besoin de chercher avec qui se marier ! [...]

Mais c'est dans le 5<sup>e</sup> RI d'Infanterie coloniale, regroupé à Lyon, qu'il est affecté le 12/8/1914. [...]

Notre Fargeat est blessé, on ne sait quel jour ni où précisément. Il est envoyé à Lyon, où il meurt de ses blessures le mercredi 20 janvier 1915 à l'hôpital de la Charité.

Monument de Villé-Morgon.

3. Un troisième poilu coublandi meurt en janvier, et par hasard, comme les deux autres, son nom ne figure pas sur le Monument de Coublanc.

**Victor-Joseph Labrosse**, né aux Rigolles, à Coublanc, le 27/6/1894, est le premier enfant de Joseph-Clément, né en 1866, boulanger, et de son épouse Antoinette Chevallier, née en 1865, ouvrière en soie. Son père meurt douze jours avant sa naissance, ce qui fait que c'est la sage-femme, Jeanne Brossard, femme Perrin, âgée de 44 ans, demeurant à Tancon, qui vient le déclarer au maire de Coublanc, Auguste Joly.

Vers 20 ans, Joseph est cultivateur dans la commune d'Azozette, tandis que sa mère est allée habiter Lyon, 35 rue de la Bourse.

Au recrutement de Rhône-Central, [...], sans donner sa taille, on le décrit comme ayant les cheveux châtain, les yeux gris-bleu, un front et un nez ordinaires dans un visage rond. Il sait lire et écrire, pas plus.

Il est très jeune (20 ans), quand il est incorporé, le 7/9/1914, au 5<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied, en fait un bataillon de Chasseurs alpins.

[...] S'ensuit une vaine contre-attaque française le 25 janvier (« préparation insuffisante et peu efficace de notre artillerie ») qui fait beaucoup de pertes humaines chez les Français.[...] Blessé dans ces combats du bois d'Uffholtz, Joseph Labrosse est transporté et meurt dans le camp abrité du lieu-dit Thomannplatz. Il a 20 ans et demi. Il sera inhumé dans la commune de Wattwiller, dans la Nécropole nationale du Vieil-Armand, cimetière du Silberloch, tombe 1035.

4. Étienne-Marie-Hippolyte Montchanin, né en 1847, est descendu d'Arcinges pour se marier, le 10/1/1876, avec Antoinette-Marie-Thérèse Devaux, née à Coublanc en 1850. Le couple s'installe aux Rigolles. Lui est aubergiste et boucher, elle est ménagère : on sait ce que cela veut dire ; elle doit beaucoup travailler ! Ils vont avoir quatre garçons. En 1880, Victor [...]. Puis, en 1884, Célestin-Albert et en 1884 Pierre-Marie, tous deux futurs poilus. Enfin, le 5/1/1892 naît **Jean-Sylvain Montchanin** [...].

Une faiblesse le fait recaler au recrutement de 1913, mais en 1914, il n'y échappe pas. Il est employé d'industrie. Il est en train de s'envoler du domicile familial pour s'installer à Maizilly.

Au recrutement à Mâcon, on le décrit comme un garçon de 1,64m, cheveux blonds, yeux marron, visage ordinaire, avec un gros nez rectiligne et un front moyen. Il sait lire et écrire. Il est incorporé, sans service préalable, le 1/9/1914. C'est au 149<sup>e</sup> RI d'Épinal. [...]. Au début de la guerre, le régiment a pris part aux combats meurtriers du Signal-Sainte-Marie et du col de la Chipotte. Les jeunes recrues comme Jean viennent combler les rangs décimés. Lors de la « course à la mer », le régiment passe en Artois, pour plusieurs mois d'enfer.

Blessé au combat le 3 février, sans doute du côté de Noeux-les-Mines, Jean Montchanin est transporté à l'hôpital Sainte-Barbe de Bruay-en-Artois, où il meurt le 6 à deux heures du matin. Il a 23 ans. MC.

5. Pourquoi **Jean Chassignol**, né à Saint-Igny-de-Roche, au lieu-dit Vertpré, le 25/11/1890, figure-t-il sur le Monument de Coublanc ?

Après Louis (1887) et Philomène (1888 – laquelle épousera un futur poilu mort lui aussi en 1915, Philippe Delhomme), il est le troisième enfant de Louis Chassignol, né à Coublanc en 1856, déclaré comme meunier et propriétaire, et de Marie-Eugénie Duffy, ménagère, née à Chauffailles en 1860. [...] Après Jean naîtront Eugène et Marguerite, qui ne vivront pas ou guère, et Jeanne (1897, qui vivra [...]).

Quand il passe avec succès le conseil de révision, en 1911, il réside à Saint-Symphorien d'Ozon, au sud de Lyon, dans l'Isère, et il exerce la profession de meunier. Sa fiche le décrit comme haut d'1,58m, cheveux châtain moyen, yeux marron foncé, front grand et vertical, visage ordinaire doté d'un nez rectiligne [...]. Il a un niveau d'instruction primaire (noté 3).

[...] L'armée le rappelle à l'activité dès le 3/8/1914, à Chalon-sur-Saône, casernement du 56<sup>e</sup> RI. [...] Chassignol survit aux premiers massacres. [...] C'est dans cette espèce d'inaction épuisante que notre quasi Coublandi est « tué à l'ennemi » au Bois d'Ailly (Meuse), à quelques kilomètres de Saint-Mihiel et d'Apremont, le 25/2/1915, à l'âge de 24 ans. [...] Son corps repose dans la tombe 919 de la Sépulture nationale de Marbotte, sur la commune d'Apremont-la-Forêt, avec 2652 Français tombés au Bois d'Ailly.

[...] Peut-être est-ce sa sœur Philomène, institutrice veuve de l'instituteur Delhomme, qui a voulu faire en sorte que les noms de son frère et de son mari soient réunis sur le même monument de Coublanc ? MC.

6. Deux Lacôte morts pour la France en 1914, trois en 1915. Le premier à tomber est **Félix-Jules Lacôte**, moins de 7 mois après son frère Antoine-Lucien [...]. Ajoutons que la sœur Marie-Mélanie meurt, sans doute de maladie, à Lyon, le 20/10/1915, à l'âge 21 ans. Que de chagrins pour les parents, Claude Constant, cultivateur, et Françoise Accary, ménagère, qui ont engendré 10 enfants, et à qui il n'en restera plus que 5 à la fin de 1915.

Jules-Félix, le 7<sup>e</sup> de la fratrie, est né le 15/10/1892 au Foron. Il travaille comme cultivateur.

Au conseil de révision, il mesure 1,70m, il a les cheveux châtain et les yeux gris. Un visage arrondi avec un front moyen et un nez rectiligne et gros. Son degré d'instruction



est le 3 (instruction primaire). [...] Il fait son service à Mâcon à partir du 10/10/1913, et enchaîne directement dans la guerre. Il est affecté au 170<sup>e</sup> RI.

[...] À la fin de l'hiver 1915, le 170<sup>e</sup> se bat dans les parages de Perthes et du Mesnil-les-Hurlus (Marne), où le commandement, depuis février, voudrait percer le front allemand.

Le dimanche 14 mars, le commandement a prévu soigneusement sur le coup de midi une attaque pour essayer de porter la ligne française sur une position de crête plus avantageuse. La 6<sup>e</sup> compagnie, celle de notre Lacôte, est en première ligne. Résultat de la journée : sur toute l'étendue de l'engagement, on a progressé de 70 à 80 mètres. [...] Notre Félix-Jules Lacôte n'a même pas été de la fête qui a fait 17 morts, 26 blessés et un cheval perdu ou tué : une balle l'a « tué à l'ennemi », dans la tranchée, à 11h du matin. Il avait 22 ans. [...]

Un secours de 150 francs a été accordé au père le 10/6/1915... MC.

**7.** [...] **Jean Bénat** [...] né le 21/5/1874 à Saint-Point, 5<sup>e</sup> dans une fratrie de 7, commence son parcours d'errant à Tramayes, puis, vers 1899, à Fley. Il se marie le 13/11/1903 avec Julie Grapeloup, du hameau de la Raterie. Il était arrivé à Coublanc le 2 avril ! Le couple « s'installe » au Bois Gauthay, où, juste neuf mois après le mariage, le 13/8/1904, naît leur fils Claude-Jubin, ensuite à Lournand, en avril 1906, puis à Saint-Sorlin (nom de La Roche-Vineuse jusqu'en 1908) en 1907. Il est probablement ouvrier agricole...

Jean Bénat n'aurait pas dû mourir à la guerre, à 41 ans [...] : au conseil de révision, il avait été ajourné en 1891 et 1896 à cause de sa petite taille, 1,52m. Il a les cheveux châtain foncé, un visage ovale avec des yeux châtain, un front couvert, un nez large, une bouche moyenne, un menton rond. Son instruction est faible : niveau 2. [...] Il est incorporé le 6 novembre au 334<sup>e</sup> RI de Mâcon.

Le régiment se bat dans les Vosges. [...] D'avril à septembre 1915, le régiment séjourne sur le plateau d'Uffholtz. C'est là que Jean Bénat est tué à l'ennemi le 7/5/1915.

Le jugement est transcrit à la Roche-Vineuse [...] C'est peut-être ce qui fait que Jean figure sur le Monument de Coublanc, sur celui de La Roche-Vineuse, mais aussi sur celui de Saint-Point, avec son frère. [...]

Jean Bénat est inhumé à la Nécropole nationale de Cernay (Haut-Rhin). MC.

### Le mai, le joli mai

**8. Ferdinand Denis** est né à Charmaillerie, le 6/7/1887, de Benoît-Marie, né en 1850, propriétaire et cultivateur, et de Benoîte-Laurence Accary, née en 1854, tisseuse, tous deux de Mars, mais installés à Coublanc entre 1881 et 1886. Ferdinand est le 5<sup>e</sup> des 6 de la fratrie, nés entre 1877 et 1896, deux filles encadrant quatre garçons. Il est le puîné de Pierre, qui mourra aussi à la guerre en 1918. Constant meurt à 14 ans. Les autres enfants vivront plus longuement.

Au conseil de révision, ce jeune cultivateur, résidant à Mailzilly, se présente comme un homme de 1,59m, cheveux bruns, yeux châtain, front ordinaire, nez et bouche moyens, menton rond et visage ovale, niveau d'instruction primaire (3). Pour son service, il est incorporé le 7/10/1908 au 10<sup>e</sup> RI, à Auxonne. Pour inaptitude physique, il passe le 4/4/1909 au 8<sup>e</sup> régiment de Chasseurs jusqu'à son congé en septembre 1910. Pour ses périodes militaires dans la réserve active, le voici au 12<sup>e</sup> régiment de Hussards, cantonné à

Gray (Haute-Saône), puis au 21<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs en garnison à Raon-L'Étape (Meurthe).

[...] Dans la 2<sup>e</sup> bataille d'Artois, l'offensive franco-britannique est déclenchée le 9 mai. Notre bataillon perdra les ¾ de ses effectifs entre le 9 et le 15 mai. Ferdinand Denis meurt, « tué à l'ennemi », d'un coup de feu, le premier jour de l'attaque sur la crête de N-D-de-Lorette, commune d'Ablain-Saint-Nazaire, Pas-de-Calais. [...] Il a 27 ans. Son décès est fixé par jugement du Tribunal de Charolles le 18/2/1921, jugement transcrit à Coublanc le 20/3/1921. Près de six ans après ! Son corps repose à Coublanc. MC.

**9.** Antoine Delhomme et Marie-Catherine Mondange sont jardiniers. Ils habitent Mâcon, place Saint-Clément. Marie-Catherine a 19 ans quand elle met au monde son premier fils, en 1887. Il ne vivra qu'un petit mois [...]. L'année suivante naît, le 8 août, **Marie-François Philippe Delhomme**. [...] Philippe, à 20 ans, est instituteur à Saint-Bonnet-de-Joux. Il est aussi déjà orphelin de père.

Philippe a passé le conseil de révision sans problème, surtout intellectuel : il est le mieux noté de nos MPLF, le seul à avoir 4 (= niveau brevet d'enseignement primaire). DE Plus, il mesure 1,84m, presque autant que Cyrille Auclair, et il domine donc les hommes de l'époque, moins hauts que ceux d'aujourd'hui. On note aussi ses traits : cheveux châtain, yeux bleus, un front ordinaire surplombant un visage ovale, un long nez, un menton rond et une bouche moyenne. Le tout pourra faire un sergent, un des trois sergents coublandis morts pour la France.

[...] Delhomme est nommé instituteur adjoint à Coublanc, en remplacement de M. Michallet. Il devient vite le secrétaire de la société du Sou et des Amis des écoles publiques. Il rencontre l'institutrice Philomène-Maria Chassignol (nous la connaissons déjà, c'est la sœur du futur poilu Jean Chassignol – cf. supra). Les deux enseignants se marient à Saint-Igny-de-Roche le 28/12/1912. Ils habitent au Bourg de Coublanc, [...]. Ils ont un fils, le 3/3/1914, et le nomment Georges-Robert. Le petit ne verra pas son père bien longtemps.

[...] Philippe combat avec le 10<sup>e</sup> RI. [...] La fusillade reprend le 8 mai à 1 heure du matin « sans cause apparente », jusqu'à 4h15 ! Le sergent Delhomme est blessé, le JMO le cite avec quatre autres : une journée calme... Mais que se passe-t-il les jours suivants ? Apparemment, Philippe a repris le combat, puisqu'il est cité à l'ordre de la 15<sup>e</sup> Division : « Pendant l'attaque du 14 mai a entraîné ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie sous une pluie de balles et est tombé mortellement frappé. » Croix de guerre, étoile d'argent. « Tué à l'ennemi », d'une balle dans la tête, à 16h, au tristement fameux Bois d'Ailly, à l'âge de 26 ans. [...]

Nous ne savons pas où il est inhumé, mais, après sa mort, on en reparle à Coublanc, pour trois raisons : son épouse s'occupe de la succession de son mari. La société du Sou des Écoles s'inquiète : les statuts étaient détenus par le secrétaire Delhomme ; on ne les retrouve plus, et on n'a pas de doubles ; l'affaire remonte jusqu'au préfet de Mâcon ! Le conseil municipal fait faire une plaque honorifique à son nom. [...]. MC et Monument de Mâcon.

**10. Rémy-Claudius Martin**, né le 5/6/1894 à La Croix, est le premier fils de Benoît (1862-1947), tisseur, et de Marie-Philomène Fouillet, qui mourra à 31 ans, en 1898. Ils auront ensemble un second fils, Joseph, en 1896. Le 6/1/1900, le

veuf se remarie avec Marie-Joséphine Lacôte, elle aussi née en 1867, et le nouveau couple aura deux enfants, Marthe Claudia et Jeanne-Thérèse, en 1901 et 1910.

Claudius [...] est de ces jeunes qui n'ont même pas eu le temps de faire leur service. Il avait été jugé apte, au conseil de révision de ses 20 ans, ce jeune tisseur de 1,57m aux cheveux châtain, au visage ordinaire avec front bas et un nez rectiligne. Intellectuellement, le jeune tisseur n'est pas un surdoué : note 2. [...]. Sa jeunesse fait qu'on ne le mobilise que début septembre, dans la troisième compagnie du 149<sup>e</sup> RI, à Épinal, comme Jean-Sylvain Montchanin [...]. Il lui survit d'un peu plus de 4 mois, soufferts en Artois. Il vit l'offensive franco-anglaise du 9 mai à la fin de juin, mais pas jusqu'au bout ; il meurt atrocement : on ne trouvera rien de lui, semble-t-il. Le Tribunal de Charolles, réuni le 20/5/1921, statuera que le n<sup>o</sup> matricule 9508, non pas « tué à l'ennemi », mais « disparu au combat », est déclaré « mort pour la France » et fixe le lieu et le jour : le 16 juin à Aix-Noulette (Pas-de-Calais) [...].

### Un mort par mois d'été

**11. Antonin Auclair** est le second oncle de « notre » Antonin Auclair, décédé en 2010, à être tué à la guerre. De Claudius, l'aîné des enfants de Benoît Auclair et d'Antoinette Lacombe, habitant La Raterie, nous avons parlé dans la revue de 2010. Poilu revenu vivant, il aura une descendance. En plus des deux MPLF, il y a, dans la fratrie, un petit Victor, né en 1896, qui ne vit qu'un mois, et deux sœurs, Marie-Thérèse, 1893, et Victorine Claudia, 1899. Toutes deux naissent un 9 décembre et vont mourir en 1914, la première le 28 octobre, la seconde le 26 novembre. Ainsi la famille va perdre quatre jeunes gens en moins d'un an... Et Claudius restera seul.

Antonin est donc né le 2<sup>e</sup>, le 23/6/1889. À 20 ans, il passe le conseil de révision à Mâcon. On le décrit ainsi : cheveux blonds, yeux gris, front large, nez gros, bouche grande, menton rond, visage ovale, taille 1,74m, ce qui fait 12 cm de moins que son petit frère Cyrille, mais pas mal pour l'époque. Son niveau d'instruction n'est pas mauvais : 3.

[...] Il survit un peu à l'instituteur coublandi et meurt dans le même Bois d'Ailly. « Atteint d'une plaie au thorax et fracture de la cuisse droite par éclats d'obus, aux avant-postes du Bois d'Ailly. Cité à l'ordre du 10<sup>e</sup> [...] Très belle conduite au feu. Blessé mortellement à son poste de combat le 26/6/1915. Croix de guerre. Étoile en bronze. »

On transporte le soldat 05257 à l'hôpital 49 rue Carnot, à Commercy (Meuse), où il meurt à 11h du soir.

Le pauvre et vaillant Auclair est inhumé dans la Nécropole nationale de Commercy, tombe 1273.

**12. André Buisson**, né le 20/10/1895 à Montbernier, de Rémy, tisseur (1861-1844) et de son épouse Françoise-Césarine Fillon (1865-1935), tisseuse, est le 2<sup>e</sup> dans une fratrie de 3 garçons. Il a un frère aîné, Jean, né le 1/1/1892, qui meurt deux jours plus tard. Et un puîné, Antoine, né le 27/2/1900, qui fait, après-guerre, son service dans l'Artillerie, mais meurt prématurément le 17/1/1925, sans doute physiquement fragile... Les parents survivront donc à tous leurs enfants...

Voici le signalement d'André sur sa fiche matricule : 1,70m. Cheveux châtain, yeux gris, front découvert, nez gros, visage arrondi. Instruction correcte : niveau 3.

Il est charron-forgeron, sans doute apprenti. Ce sera le plus jeune poilu MPLF en 1915. Sans beaucoup de préparation militaire à Mâcon, il est incorporé, le 19/12/1914, au 10<sup>e</sup> RI d'Auxonne, qu'il rejoint le lendemain sur le front. Cela tombe bien : à 13h, la musique du régiment donne pour la première fois un concert, sur la place de l'église de Laval-lée. [...] Le 7 juillet, à 6 heures du matin, notre Coublandi est « tué à l'ennemi » par l'éclatement d'un obus, aux avant-postes dans le Bois d'Ailly. La formalité d'assurance du décès n'a pu être remplie, dit l'acte dressé le lendemain à Pont-de-Meuse. André avait 19 ans encore ! Il est inhumé dans la commune d'Apremont-le-Forêt, à la Nécropole nationale de Marbotte, tombe 1262. MC.

**13.** Il y a tant d'enfants chez les Puillet ! Il en est né 13... Marie-Francine (1885), Claude-Marie (1886), Jean-Claude (1887), Maria (1890), Joanny-Joseph (1893), Hippolyte Antonin (1898), ne vivent pas ou très peu. Sur les 7 qui restent, 2 vont mourir au service de la patrie : notre **Louis-Émile Puillet**, 6<sup>e</sup> de la fratrie, et son puîné Jules-Marius (1894-1918). Restent 4 filles, dont 3 se sont mariées, et un fils, Pierre-Françisque, qui ne vivra que 49 ans, mais s'est marié. Quel gâchis, dû à la nature, et à la société !

Émile, né le 17 mai à la Charmaillerie, quitte jeune ses frères et sœurs trop nombreux, son père Joseph (1863- 1932), cultivateur, et sa mère Léonie Déal (1867-1940). Il va se faire garçon de café à Paris, et habite 31 rue de la Lune, dans le 2<sup>e</sup> arrondissement.

[...] Incorporé le 1/10/1912, à Chalon-sur-Saône, au 56<sup>e</sup> RI, corps dans lequel tomberont six Coublandis, le jeune Parisien a une taille d'1,70m, les cheveux châtain foncé, les yeux bleus. Une cicatrice à l'œil gauche. Dans un visage osseux, dominé par un front vertical haut et large, il porte un nez de petites dimensions [...]. Son niveau d'instruction n'est pas indiqué.

Il est [...] incorporé à compter du 20/01/1915. Il passe au 408<sup>e</sup> RI, le 1<sup>er</sup> avril, à la création de ce régiment. Il est promu soldat de première classe in extremis, le 1<sup>er</sup> août, avant de mourir, de maladie contractée en service, le mardi 3 août à l'hôpital auxiliaire n<sup>o</sup>30 à Compiègne (Oise). 24 ans. [...] Émile Puillet est inhumé à Compiègne, dans la Nécropole nationale de Royallieu, carré H, tombe 70. MC.

### Cinq Coublandis tués en deux jours

**14. Henri Devaux**, né à l'Orme le 4/2/1893, est le 3<sup>e</sup> et dernier enfant de Jean-Célestin (1855-1894), cultivateur, tisseur, propriétaire, et de Mariette-Claudine-Caroline Jolivet, née en 1860, tisseuse. Avant lui sont nés, et ont vécu Marie-Euphrasine, née en 1855, et Jean-Claude (né en 1887), qui tous deux se marièrent en 1911. Jean-Claude sera blessé à la guerre et réformé en 1915. Joseph Desgoutte, le mari de Marie-Euphrasine, reviendra aussi de la guerre vivant.

Henri est menuisier au moment de son service militaire. Il mesure 1,60m. Son visage arrondi au teint pâle est dominé par des cheveux bruns et un haut front. Il a les yeux gris, le nez gros, la bouche petite. Son niveau d'instruction est moyen (3). Il n'a presque pas connu son père. Il habite à l'Orme avec sa mère et sa sœur, tandis que son frère aîné est parti à Tancon, au hameau de Galichon, comme cultivateur. [...] Le 4/6/1915, Devaux est muté au 160<sup>e</sup> RI. Pour ce régiment, le mois de mai en Artois a été héroïque et sanglant : il faut donc renouveler le stock de chair à canon. Le régiment se réorganise en Lorraine, et part le 26 août pour Vitry-le-

François. [...] Henri Devaux meurt à 22 ans, « tué à l'ennemi » le 25 septembre, à Ripont (Marne), un village que la guerre va rayer de la carte, non loin de la fameuse main de Massiges. Notre poilu est lui-même pour ainsi dire rayé du monde : sa plaque même n'est pas retrouvée. [...]. MC.

15. C'est dans le même secteur qu'est tué le même jour un autre poilu coublandi : **Étienne-Marie-Joseph Duperron**, né le 20/8/1894 à Coublanc de Antoine (né à Belmont en 1842, mort à Coublanc en 1919), cultivateur, et de son épouse Annette-Louise Crépin, une Coublandaise née en 1853, tisseuse. C'est au bout de presque 21 ans de mariage qu'elle met au monde Étienne, mais il a été précédé d'Étienne-Marie (1874), qui épousera en 1900 un futur MPLF, Philibert Danière ; de Marie Joséphine (1875), qui mourra au domicile familial, à 17 ans, en 1893 ; de Marie-Louise-Stéphanie (1879), qui se mariera avec un certain Claude Ressorde ; et de Jules-Étienne, né en 1883 et mort à 17 ans. Après avoir vu mourir son frère, Étienne perd sa mère le 10/11/1913. Il devient soutien de famille, son père étant très âgé, et de la vieille école : il ne sait pas signer. Étienne, cultivateur, est grand : il mesure 1,76m. Il a des cheveux châtain, des yeux gris jaune, un front moyen, un nez rectiligne, un visage rond. Son niveau d'instruction est médiocre (2), mais sa taille va compenser : il deviendra caporal.

Au recrutement, à Mâcon, il n'a que 20 ans en août 1914 [...]. On l'incorpore directement, à partir du 1er septembre dans le 10<sup>e</sup> régiment de Cuirassiers. Il est muté le 17 octobre au 75<sup>e</sup> RI. Il est promu caporal le 15/6/1915, et meurt, le 25 septembre, dès le début de l'attaque, à 9h30, sur le champ de bataille, « tué à l'ennemi », à Perthes (Marne). Il avait 21 ans. [...] Il est inhumé à la Nécropole nationale de Suippes-Ville (Marne), tombe 917. [...] MC.

16. Les quatre fils d'Étienne Montchanin et d'Antoinette Devaux, son épouse (cf. supra), ont fait la guerre. Jean-Sylvain, le plus jeune, est mort le 6/2/1915 (cf. supra).

**Victor Montchanin**, l'aîné, est né aux Rigolles le 2/6/1880. Les deux garçons rescapés vont s'installer à Maizilly et à Villers. Le père survivra dix ans à ses deux fils tués : il mourra le 16/3/1925.

Au conseil de révision, Victor est ajourné pour « faiblesse » en 1901, mais bon pour le service en 1902. Il est boucher, comme son père, mais à Maizilly. Une main rajoutée, en rouge, sur sa fiche matricule, la mention « sait tuer ». Mais il va changer de métier : il devient tisseur à l'usine Goujon.

Il ne mesure qu'1,58m. Il a les cheveux châtain, les yeux pareillement. Son visage est ovale, avec un front ordinaire, un nez moyen, une bouche moyenne et un menton rond. Il a une instruction moyenne : niveau 3.

[...] Le 4/2/1910, il épouse à Maizilly Eugénie Poizat née en 1882 à Lyon, avec qui il va habiter, au moins jusqu'en 1913, la maison Corger.

[...] Il est transféré au 20<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied [...] Il meurt pour la France, « tué à l'ennemi », aux combats de Souchez (Pas-de-Calais) le 25/9/1915, lors de la terrible offensive du début de l'automne. Il a 35 ans. Il est le troisième Coublandi à mourir ce jour-là.

[...] Il est inhumé [...] à la Nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette, Carré 76, rang 7, tombe 15334.

Médaille militaire et Croix de guerre. MC, mais aussi Monument de Maizilly.

17. Un quatrième Coublandi meurt ce fatal 25 septembre. **Antoine-Marie Lacôte** est né le lundi 30/6/1879 au Foron. Il est le troisième fils d'Antoine-Isidore, né en 1844, propriétaire, cultivateur, et de Benoîte-Marie-Philomène Jaquet (1853-), ouvrière en soie. L'aîné de la fratrie est Constant-Antoine-Marc, né en 1875. Le second, l'année suivante, Alexandre-Jean-Benoît. Après lui naissent Jean-François-Régis (1881), Maria-Claudine-Antonine, une fille enfin, en 1885 (morte en 1970), puis Marc-Émile en 1891. Ce dernier mourra à la guerre en 1916. Patience !

Antoine-Marie mesure 1,73m, il a les cheveux bruns, les yeux aussi ; un visage ovale avec un front ordinaire, une bouche et un nez moyens, un menton rond. Tisseur et cultivateur, comme la majorité des Coublandis, il épouse Marie-Hortense Ginot le vendredi 23/8/1907 à Belmont. Ils auront en juillet 1909, à Coublanc, un fils, Marcel-Philibert, qui vivra jusqu'en 1986, et une fille, Marthe, née en 1914 à Belmont, où il s'est installé dès le 11 mars 1912 (et peut-être avant) à « villa Barriquand ». [...]

Il est rappelé à l'activité le 3/8/1914, à Roanne. Pendant quelques jours, il peut y rencontrer l'illustre archéologue Joseph Déchelette. [...] Il est affecté le 24/9/1914 au 126<sup>e</sup> RI de Brive-la-Gaillarde. [...] Puis le régiment est transféré en Artois, au nord d'Arras. Il participe à l'offensive cruelle de l'automne. « Tué à l'ennemi » le 25 septembre. Il a 36 ans. Il est réintégré à sa subdivision d'origine le 20/1/1916. *Post mortem*. Affaire de paperasses, sans doute. Il reçoit la médaille militaire à titre posthume, en 1919. [...]

Le jugement de décès est transcrit à Belmont, où habite sa veuve, le 26/2/1916. Antoine est inhumé dans la Nécropole nationale de Serre-Hébuterne, tombe 143, dans la commune de Beaumont-Hamel (Somme). Médaille. MC.

18. Claude-Marie Perrin (1858-1931), cultivateur et propriétaire, et son épouse Jeanne-Marie Monnery (1863-1936), tisseuse, ont eu 7 enfants : une fille encadrée de 6 frères. Francisque, né en 1887, épousera Maria-Léonie Grapeloup en 1912, puis fera la guerre et y sera tué en 1917. Puis **Claudius-Victor Perrin**, [...] dont nous allons parler. Marius-Félix a vécu de 1891 à 1913 : 22 ans. Vient en 1893 Joanna, future épouse de Paul Bonnefond ; puis Marcel, né en 1896, père de notre collaboratrice Simone Bouchery [...] ; Antonin Honoré (1898-1946) ; et enfin Joannès-François, né en 1903, trop jeune pour partir à la guerre comme ses quatre grands frères, futur époux d'Yvonne Bonnefond.

Claudius est né le jeudi 18/7/1889 à la Raterie. À 20 ans, il est cultivateur à Chauffailles. Sa fiche matricule le décrit comme un homme d'1,68m, doté de cheveux châtain, d'yeux gris, d'un front d'une bouche et d'un nez ordinaire, dans un visage ovale au menton rond. Il n'a pas très bonne santé. La tuberculose règne à la Raterie. Une « adénite tuberculeuse » le fait réformer en 1910.

[...] Rappelé ; il passe au 79<sup>e</sup> RI. [...] Son régiment est engagé dans l'attaque du 25 septembre. Il meurt le lendemain, dimanche 26, « tué à l'ennemi », à Beauséjour, sur la commune rayée de la carte de Minaucourt (Marne). [...] Un secours immédiat de 150 fr a été apporté au père le

21/12/1915. Il faut dire que la famille avait 4 garçons sous les drapeaux...

Où Claudius est-il inhumé ? On n'en sait rien.

### Les feuilles mortes de l'automne 1915

**19.** Enfin nous retrouvons le 134<sup>e</sup> RI de Mâcon. Un énième Coublandi va y être sacrifié : **Louis-Antoine Defaye**, dont le nom, à la différence de celui de son cousin germain Benoît, ne figure pas sur le monument de Coublanc. Il est le fils de Pierre-Victor, né en 1862, tisseur, et de Marie-Philomène Buffin, née en 1860, son épouse depuis 1884. Ils habitent Montbernier, où Louis-Antoine est né le 25/5/1891. Deux filles sont nées avant lui, Claudine-Marie en 1886, Louise-Marie, née et morte en 1889. Après lui, Marie non plus, née en 1885, ne vit pas. Reste Louis-Adrien, né en 1903, qui vivra 64 ans. Vers 1905, la famille va s'exiler à Chauffailles.

Notre ex-Coublandi est petit (1,54m). Il a les cheveux noirs et les yeux châtain verdâtre. Le visage est long. Le front, moyen, est vertical. Le nez originellement rectiligne [...] est tordu à gauche : avec ce signalement, vous ne manquerez pas de le reconnaître le vendredi matin au marché, si son métier de tisseur lui laisse le temps d'y aller. Son niveau d'instruction est moyen (3).

Pour son service – il a été jugé apte malgré sa petite taille – il est incorporé à Mâcon le 1/10/1912. Il est réformé temporairement [...] Puis on l'envoie au front... Il était pourtant « soutien de famille ». Le 13 avril, il est blessé par un éclat d'obus et évacué en ambulance. On le soigne, il retourne au combat. Il disparaît dans la tourmente, à Tahure (Marne), le 6/10/1915. [...]. Monument de Chauffailles (orthographié Desfayes).

**20.** Il n'a pas l'honneur de figurer sur le monument de Coublanc, cet **Auguste-François Poizat**, pourtant né à Coublanc le 22/11/1882. Son père, Étienne-Rémy (1844-1914), propriétaire, un Écochois qui se marie en 1873 avec Benoîte Lacôte de Coublanc, n'a pas eu de chance avec sa première épouse. Deux enfants ne vivent qu'une trentaine de jours, en 1876 et 1879, et elle-même meurt en juillet 1880. Il se remarie 7 mois plus tard avec Jeanne-Marie Poyet, née en 1857, à Tancon, mais le couple vit à Coublanc, à Charmailerie. Notre poilu naît de cette union un an plus tard. À nouveau une quasi mort-née en 1887, mais vient ensuite Marie-Claudine-Valentine, en 1888. Elle épousera un maçon de Coublanc, Jean-Marie Hippolyte Grenery, né en 1875, futur poilu.

Auguste, vers ses vingt ans, réside à Tancon, où il est cultivateur. Il est ajourné en 1903 et 1904, pour « faiblesse ». Il est jugé « bon » pour le service en 1905. Il mesure 1,60m, a les cheveux bruns, les yeux gris, un front couvert, une bouche et un nez moyens, un visage ovale avec un menton rond. Instruction de niveau 3.

[...] Auguste se marie le 27/8/1913 à Ligny-en-Brionnais, avec une fille de ce village, Claudine-Joséphine Jondet. Un an de vie conjugale, avant la mobilisation, pour lui, qui est déjà un peu âgé, le 11 août. Sa vie et sa mort sont maintenant celles du 134<sup>e</sup> RI. Il disparaît au même endroit, le même jour (6/10/1915) que son camarade Defaye, à Tahure, village de la Marne rasé par la guerre. [...] « Disparu au combat ». Il a 32 ans. Un vrai disparu n'a pas de sépulture...

**21. Joseph-Henri Lacôte** est né le 13/6/1888 au Foron, 4<sup>e</sup> enfant de Claude-Marie Lacôte (1846-1890), cultivateur, et de Claudine-Marie-Antonie Lacôte (1854-1938). Avant lui sont nés Benoîte-Marie-Philomène en 1882, Marie-Joséphine en 1885, Jules en 1886. Jules ne fera qu'un peu de service militaire, et sera réformé en 1908, 1914 et 1917, pour poids inférieur à 50 kg et bégaiement. Après notre futur poilu, naîtra en 1890 Claude-Marie-Constant, qui passera de régiment en régiment au cours de la Grande-Guerre et comme Jules sera considéré comme soutien de famille.

Joseph est employé d'usine vers 20 ans. Son niveau d'instruction est dans la moyenne (3). Il mesure 1,69m, a des cheveux châtain, un grand front vertical, un nez rectiligne à base abaissée, de hauteur et de largeur moyenne, avec une petite saillie. Ses yeux sont « châtain verdâtres », mais ce qui le fait remarquer, ce sont un menton saillant et allongé et une cicatrice à l'annulaire gauche.

[...] Il est rappelé à l'activité dès le 3/8/1914. Il meurt, à l'âge de 27 ans, « tué à l'ennemi », au bout d'un peu plus de 13 mois de guerre dans le 334<sup>e</sup> RI, régiment issu du 134<sup>e</sup>, [...] à l'Hartmannswillerkopf, surnommé « Le Vieil-Armand » (Haut-Rhin), le dimanche 10/10/1915.

[...] Joseph est inhumé dans la commune de Wattwiller, dans la Nécropole nationale du Vieil-Armand, Hartmannswillerkopf, cimetière du Silberloch, tombe 770.

**22.** Dans une nécropole nationale voisine (à Cernay – Haut-Rhin –, carré 2, tombe 516) est inhumé son camarade de combat au 334<sup>e</sup> RI, mort cinq jours plus tard, **Julien Belleville**, né le 31/8/1887 [...] à Cours-la-Ville (Rhône). Il est le premier enfant de Louis-André, né en 1862, cultivateur, et de Claudine Vermorel, née en 1863, mariés en janvier 1885 à Chauffailles. Sept ans plus tard naît [...] à Thizy, son frère Marcel qui sera un poilu coublandi, quoique habitant de Tancon en 1914, car c'est à Coublanc qu'il épousera le 16/9/1916 la tisseuse Francine-Marie Lathuillière. Il décèdera à Roanne le 31/5/1971.

Julien mesure 1,58m ; il est blond de poil, a les yeux gris, le front large, le nez petit, la bouche moyenne, le menton rond et le visage ovale. Niveau d'instruction moyen : 3.

La famille, est assez mobile : elle s'installe à Tancon, au hameau de Fargeot, entre 1901 et 1906. [...] Julien, vers ses 20 ans, est tisseur en coton dans l'entreprise Goujon frères. Cinq ans plus tard, le 29 novembre 1912, Julien épouse à Coublanc Philomène-Rosalie (1888-1934), fille de Joseph Puillet et de Léonie Déal. Le couple va s'installer à Maizilly. [...] Julien est rappelé à l'activité le 4/8/1914 et incorporé au 334<sup>e</sup> RI. [...] Le 15 octobre, à 5 heures du matin, après un bombardement et des jets de liquides enflammés, [les Allemands] lancent une attaque et atteignent le sommet de l'Hartmannswillerkopf. Le lendemain [les Français] reprennent le sommet. C'est le 15 octobre que Julien est « tué à l'ennemi » à 28 ans.

[...] Philomène constitue un dossier pour demander une pension de veuve de militaire. Mais en 1917, elle se remaria avec Pierre Basseuil. [...] Si la veuve de Julien ne lui a guère été fidèle, trois communes en revanche se souviendront de lui : le nom de Belleville apparaît sur les monuments de Coublanc, Tancon et Maizilly. MC.

Pas de mort en novembre et décembre... Il n'y en n'aura pas non plus en janvier et février : Coublanc va pouvoir

souffler quatre mois, ce qui ne se reproduira plus avant le début de 1918...

*Bernard Berthier*, novembre 2014,  
avec l'aide du site Coublanc-71 et de son webmestre

démissionné du poste de maire en 1915, et sans qu'un nouveau maire soit nommé, la fonction a été remplie successivement par les adjoints, Grapeloup de Montbernier et André Chassignol. » *Albert Buchet*

### Lu dans le n°5 de notre revue (Noël 1999)

« La première fois qu'il a dû prévenir une famille, le maire, Lucien Buchet, est redescendu sans pouvoir annoncer la nouvelle. De plus, l'annonce de tant de deuils lui faisait du tort en tant que patron de café. Il a donc

N.B. Malgré nos efforts, nous ne pouvons pas assurer que tous les renseignements de ce long article sont absolument exacts. Les fiches matricules ne sont pas également complètes, et les Journaux de marche des Régiments sont de qualité très inégale. Il y a aussi sans doute des généalogies incomplètes...

## Dictionnaire

*à la manière du  
« Dictionnaire des mots tordus » de PEF*

- **Bois Gauthay (Le)** Grand terrain couvert d'arbres qui éveille le sentiment de l'admiration par l'harmonie des formes.
- **Bruyères (Les)** Fromage de lait de vache cuit dont la pâte est pressée avec des fleurs.
- **Cadolon** Petit présent destiné à faire plaisir et qui dure longtemps.
- **Croix-du-Lièvre (La)** Figure faite de deux lignes qui se coupent au milieu par des sortes de lapins sauvages.
- **Épalis (Les)** Cirque où les acrobates font des sauts périlleux.
- **Foron (Le)** Qui a une courbure identique à celle d'un œuf.
- **Frique (La)** Établissement bancaire qui reçoit des dépôts d'argent et qui fait des prêts.

- **Paradis (Le)** Lieu de bonheur parfait où l'on est enfin tranquille pour se reposer et pour faire ce que l'on veut.
- **Perret (Le)** Coiffure ronde et plate sans bord.
- **Pins (Les)** Immersion du corps dans l'eau ou exposition du corps au soleil.
- **Pont des Rigolles** Action de s'élever de terre pour s'amuser, qui fait rire par son originalité.
- **Raterie (La)** Petits mammifères rongeurs à longue queue qui adore les céréales des pays chauds.
- **Remparts (Les)** Sorte de balustrade ou de barre pour se tenir, créée par un artiste.
- **Roche (La)** Partie de vêtement en forme de sac où l'on met des cailloux pour ne pas se perdre.
- **Serve (La)** Organe principal du système nerveux d'une personne qui sert dans les cafés ou les restaurants.
- **Terre des Chambres (La)** Pièce où peut se coucher une planète quand elle a fini de tourner autour du Soleil.

*La classe de C.E, École Ste Thérèse Coublanc*

### École privée Sainte-Thérèse Année 2014-2015 Maîtresse : Joëlle Courot (Saint-Julien de Jonzy-71)

#### Élèves de CE 1 : 12 élèves

✦ Ana AUBARD	Bois Gauthay
✦ Timéo BUZET-BAGUE	Bois Gauthay
✦ Syrine BOUZIR	Le Bourg
✦ Quentin CHAVANON	La Charmaillerie
✦ Thomas CHAVANON	Le Pont des Rigolles
✦ Matthéo DÉCHAVANNE	L'Orme
✦ Mathis GENILLON	Foron
✦ Alexandre NÉRI	Les Gavroches
✦ Shanna FRUCTUS	L'Orme
✦ Kassandra PHILIPS	Bois Gauthay
✦ Camilla TILOUCH	Lallerand (Maizilly)
✦ Kilian TROMPAT	Le Bourg

#### Élèves de CE 2 : 7 élèves

Dorian BOUCHACOURT	Le Pont des Rigolles
Charly DARGAUD	Rue Michon - Charlieu
Lilou GUERZEDER	Le Foron
Romane LACÔTE	Cadollon
Jayson RUDE	La Place
Yaël VIDAL	Rue Guinault - Charlieu
Johann VOGIN	La Raterie



# Histoire de Juliette

Juliette, âgée de dix ans, habitait à Coublanc, au pont des Rigolles, dans une grande et magnifique maison. Ses parents étaient riches ; en effet, son papa était ministre et sa maman avocate. Sa chambre était immense, remplie de jouets tous plus beaux les uns que les autres. Son lit avait la forme d'un château, et elle avait un toboggan pour descendre du donjon, où elle dormait. Une armoire entière était réservée à ses bijoux. Elle avait aussi une télé géante écran plat avec toutes les chaînes, une console de jeu dernier cri, une tablette tactile, un ordinateur portable... Bref, elle possédait tout ce qu'elle désirait. Et malgré cela, elle n'était jamais contente. Elle se montrait irrespectueuse, boudeuse, prétentieuse, égoïste.

Un mercredi après midi, elle sortit son quad thermique du garage pour parcourir les allées de sa propriété. Alors qu'elle roulait à toute vitesse, elle passa sur un rocher qui déstabilisa l'engin, et Juliette se retrouva à terre près d'un buisson. Toute étourdie, elle fut attirée par une lumière orange qui venait justement du buisson. Elle s'en approcha timidement et découvrit une pierre fluorescente sur laquelle il était écrit 1930. Intriguée, elle la saisit. Une lumière vive jaillit, sa vue se brouilla et elle se sentit comme aspirée dans un long tunnel...

Elle se réveilla dans un lit inconfortable qui n'était pas du tout le sien. Elle se demanda où elle était, se leva, regarda par la fenêtre et reconnut la cour d'une ferme. Sur un mur, elle vit des portraits qu'elle avait déjà vus. Elle reconnut ses arrières grands-parents. Tout à coup, elle entendit une voix d'homme hurler : « Juliette, dépêche-toi de t'habiller ! Il faut que tu ailles traire les vaches avant d'aller à l'école ! » Elle comprit que cet

homme la prenait pour sa fille. Elle descendit et se dirigea vers l'étable, inquiète, se demandant comment elle pourrait bien s'y prendre. Elle essaya de traire les vaches, mais comme elle n'y parvenait pas, elle laissa tomber, et voyant des écoliers passer le cartable sur le dos, elle décida de les suivre.

En route, elle se rendit compte qu'elle n'avait ni son cartable, ni une bûche de bois comme tous les autres écoliers. À l'école, elle passa une journée affreuse : elle fut punie pour avoir oublié son cartable et sa bûche qui devait alimenter le poêle de la classe ; elle subit les moqueries de ses camarades lorsqu'elle renversa l'encrier sur sa blouse ; elle dut porter le bonnet d'âne car elle ne connaissait pas ses leçons ; et pour couronner le tout, elle ne put pas manger à midi car elle n'avait pas apporté son repas dans une besace comme les autres élèves. Le soir, en rentrant de l'école, Juliette était au bord des larmes. Sa mère, au lieu de lui demander si sa journée s'était bien passée, l'envoya sèchement au lavoir faire la lessive. Sur le chemin du lavoir, démoralisée, elle éclata en sanglots, se demandant quand s'achèverait ce cauchemar. Elle distingua à travers ses yeux embués une lueur orangée. Elle sécha ses larmes, s'approcha prudemment de la lumière qui venait d'une pierre fluorescente, celle-là même qui l'avait envoyée dans le passé. Sur la pierre était écrit 2014. Sans réfléchir, elle s'en saisit, et se retrouva instantanément allongée à côté de son quad détruit, chez elle.

Soulagée et heureuse, elle se jura qu'à l'avenir, elle changerait de comportement : elle se contenterait de sa vie, partagerait ses affaires, cesserait de se plaindre et obéirait à ses parents.

*Classe de CM2/CM1 - École publique*

## Élèves de l'école publique

Année 2014-2015

Enseignant : Lionel Simond (Tancon-71)

### CM 1 (9 élèves)

Alexis BALTHAZARD	La Roche
Pierre BERRY	La Croix-du-Lièvre
Shâhin BOUZIR	Le Foron
Célian BUZET-BAGUE	Bois Gauthay
Lisa CHATTON	La Bourgogne
Angèle CHAVANON	L'Orme
Enzo DESMURS	La Bergerolle (Saint-Igny)
Camille ESBERARD	La Favrie
Nolan MONTET	Les Bruyères

### CM 2 (12 élèves)

Laya AGGOUNE	Les Épalis
Noé AUBARD	Le Bois Gauthay
Florian AUCLERC	Terre des Chambres
Nathan BOUCHACOURT	Les Rigolles
Maxence CHAVANON	La Brue
Élise DUPERRON	La Roche
Guillaume FRANCKART	La Place
Dan GENAUDY	La Place
Thaïs GENILLON	Le Foron
Axel PARIAT	Les Plantes Sud Cadollon
Lola PÉLEGRIN	Le Bois Gauthay
Nesrine TILOUCH	Lallerand (Maizilly)

# Mots croisés Grille n°21 par François Millord

**Horizontalement** : **A.** Contrôle technique. Entre crus et cuisinés. **B.** Prononciation normale, et sa prise en charge paramédicale. **C.** Parue. Agence de renseignements américaine. Service gagnant. **D.** On en parle depuis longtemps, mais ils ne sont toujours pas entrés dans l'Union Européenne. Messieurs. **E.** Le propre de l'homme selon Aristote. Utiliser le bistouri. **F.** Celle du café de la Poste a été récemment remise en sécurité et en conformité aux normes. **G.** Ne reconnu pas. **H.** Glace d'outre-Manche, ou train express d'outre-Rhin. Qui est en feu. Mis en branle. **I.** Près de 24 kilomètres de voies communales le sont à Coublanc. **J.** Agacé en langage SMS. Prénom masculin ancien, mais qui revient à la mode. **K.** Métier du bois.

**Verticalement** : **1.** Ajoute sa griffe. **2.** Appareil de levage. Poisson marin répandu en Méditerranée. **3.** Race de chien originaire du Canada (en deux mots). **4.** Échelle d'acidité. Pronom. **5.** Gros cailloux. Cacherai. **6.** Inflorescence des céréales, contenant les grains. Métal précieux. Unités de mesure d'angle. **7.** Prestigieuse compétition nationale de boules, dont les éliminatoires seront organisées à Coublanc en mai 2015. **8.** Ou renversé. Couramment utilisé pour désigner un homme, ce mot est au départ un diminutif de « maquereau ». Greffe. **9.** Institut qui conserve les archives de la télévision française. Céréale très cultivée en Asie. Elève officier de réserve. **10.** Il peut être modérateur, de métro ou gagnant. Ne sort jamais sans son mélo. **11.** Ami de Jules Ferry, il fonda les lycées de jeunes filles en France. Contestée.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
A			■								
B											
C				■				■			
D						■			■		■
E					■						
F											
G		■				■		■		■	
H				■					■		
I											
J				■							
K											

Solution page 16.

## À l'occasion de ce 20<sup>e</sup> numéro

Nous nous souvenons de nos amis auteurs d'articles ou interviewés dans notre revue, disparus ces dix dernières années.

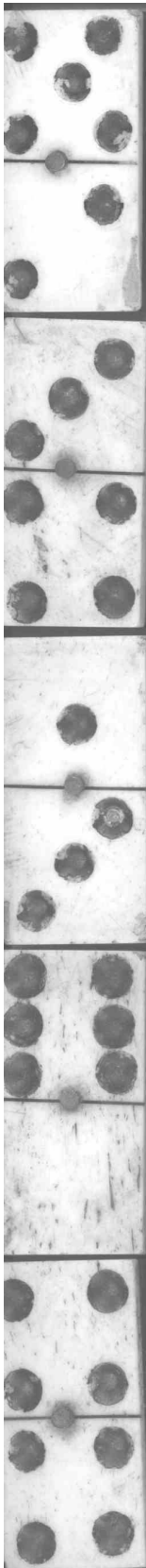
### Anciens et amis ayant écrit dans les n° 1 à 10

*Ferdinand Barriquand † 2006*  
*René Berthier † 2012*  
*Marie Déal † 2011*

### Anciens et amis ayant écrit dans les numéros 1 à 20

*Gilberte Farges † 2008*  
*Robert Farges † 2009*  
 Antonin Auclair † 2010  
 Jean Berthier † 2009  
 Joanny Berthier † 2013  
 Pierre Bouchery † 2011  
 Marguerite Brise † 2012  
 Victoire Buchet née Chevreton † 2013  
 Claude Chevreton † 2010  
 Christian Dessertine † 2011  
 Perrine Vaginay † 2008





## Autrefois

Quelquefois je compare  
Les enfants d'aujourd'hui  
Avec ceux d'autrefois :  
Malgré les loisirs rares,  
Nous vivions sans ennui,  
Heureux comme des rois.

Dans les veillées d'hiver,  
Jeux de cartes pour grands,  
Dominos pour enfants,  
Étaient suivis souvent  
De châtaignes grillées  
Apprécées des gourmands

Quand venait le printemps,  
Le joli mois de mai,  
Nous allions guillerets  
Cueillir du beau muguet ;  
Et nos plus gros bouquets  
Étaient pour nos parents.

Au grand soleil d'été,  
En riant, nous allions  
En Loire patauger,  
Jamais las d'admirer  
Et pêcher les goujons.  
C'était la vie rêvée !

Puis revenait l'automne,  
L'école avec ses jeux  
Et avec ses leçons.  
Pour filles et garçons  
Également joyeux,  
Que la vie était bonne !

*Marie-Laure Chassignolle  
Automne 2014*

